

Droit et Liberté

HEBDOMADAIRE FONDE DANS LA CLANDESTINITE

Nouvelle série N° 22 (90)

15 FEVRIER 1949

Prix : 25 fr.

Entre les victimes et les bourreaux l'alliance est impossible

FEVRIER 1934, février 1949.

Il y a quinze ans, le 6 février, les fascistes français, pensant que leur heure était venue et hantés par « l'exploit » de l'incendie du Reichstag, tentaient une insurrection pour instaurer leur pouvoir en vue d'une guerre antisoviétique, sous les ordres de Hitler. Les 9 et 12 février, le peuple de France ripostait vigoureusement et victorieusement. Il a fallu à ces bandes la guerre et la défaite pour accomplir, sept ans plus tard, leur œuvre de trahison et pour donner libre cours à leur antisémitisme barbare.

Dimanche dernier, en commémorant ce 15^e anniversaire par un immense cortège, les Parisiens ont manifesté leur volonté de barrer la route aux fauteurs de guerre et à leurs mercenaires fascistes. Conscients de leurs forces, des changements qui se sont produits dans le monde, sachant que des centaines de millions d'hommes et de femmes combattent pour la paix, ils ne croient pas à la fatalité de la guerre et sont certains de gagner cette bataille de la paix.

L'AGITATION antisémite d'aujourd'hui est l'un des aspects de la préparation morale à une guerre antisoviétique. C'est même la raison d'être de cette agitation. Comment, dès lors, combattre l'antisémitisme sans participer à la lutte pour la paix ?

Certaines organisations sionistes conseillent aux Juifs de réagir au danger de guerre, auquel s'ajoutent les difficultés économiques et l'antisémitisme, en faisant leurs bagages et en prenant la fuite ! Il paraît que cette propagande trouve quelques échos. La seule pensée que les persécutions sont toujours possibles hante ceux qui se savent rescapés d'une extermination totale.

Ce fatalisme s'explique, mais nous ne ferons jamais assez pour le dénoncer. On ne peut mener le combat pour la vie par l'idée d'une fuite illusoire, comme on ne peut combattre la mort par le suicide. La philosophie d'un retour fatal des choses, le manque de confiance dans les immenses forces qui se battent pour la paix, ne correspondent nullement à la réalité de 1949, désarment les faibles, aboutissent à une impasse.

Et peut-on prétendre que l'Etat d'Israël ou l'Amérique du Sud sont au-dessus de la mêlée, du moment qu'une grande coalition agressive se forme, dirigée contre l'Union Soviétique et les démocraties populaires et englobant l'Occident et le pays de l'Atlantique, avec l'Allemagne non-dénazifiée comme alliée ?

Les Juifs peuvent-ils participer à une guerre d'agression, dans le même bloc que les nazis et autres assassins, meurtriers de 6 millions de leurs frères ? Jamais !

Aussi bien, en cas de guerre, inévitablement, les persécutions raciales recommenceraient avec une intensité accrue. « Aspects de la France » du 3 février, journal nazi, n'écrit-il pas : « Les Juifs ont des comptes à nous rendre ». Non, les victimes ne seront jamais les alliés des bourreaux !

Tandis que la croyance en la « fatalité » signifie un abandon périlleux, l'affirmation de ce refus est déjà une action pour la paix.

DROIT ET LIBERTE.



ACTUALITÉS

Premier résultat de la campagne de « Droit et Liberté »

UNE INFORMATION JUDICIAIRE CONTRE LE M.S.U.F.

Notre campagne contre les publications honteuses des hommes de Vichy, des agents nazis et de tous leurs complices, a provoqué un grand retentissement dans l'opinion publique française.

Au cours d'un entretien que notre rédacteur J.-A. Bass a eu avec M. Vassard, Procureur de la République, au sujet des publications que nous avons dénoncé à la vindicte publique, l'assurance nous a été donnée que le Parquet suit avec une extrême vigilance toute cette presse de la trahison et de l'antisémitisme.

Ainsi, une information judiciaire serait ouverte contre le journal nazi de langue française « Unité » et son éditrice, une association de malfaiteurs dite « Mouvement Socialiste d'Unité Française » (M.S.U.F.), et composée en majeure partie d'anciens Waffen S.S., miliciens de Daruand, P.P.F. et ligues d'Action Française.

Avec tous les républicains, nous continuerons notre action, nous veillerons à ce que ne soit plus tolérée l'insulte imprimée contre la mémoire des victimes du fascisme.

Une exclusivité "Droit et Liberté"

J'ai interviewé

ALBERT KAHN

qui peut ajouter de nouveaux chapitres à son livre "La grande conspiration contre la Russie"



J'AVAIS fait sa connaissance à sept heures du soir ; à neuf il s'en allait.

Je l'ai retrouvé au bar de l'hôtel Pont-Royal, rue de Montalembert. C'est là qu'il était descendu, fuyant la pompe des palaces, en homme simple qu'il est.

Je m'attendais à voir un homme déjà âgé, grognon, fulminant contre tout et tous... j'ai trouvé un homme jeune, la trentaine environ, grand, large de carrure, portant des lunettes : très gentil au demeurant, quoique visiblement fatigué.

Je voulais l'accompagner à Orly. Des coups de fil par ci, par là, et en un rien de temps, me voici en route, nanti d'une autorisation d'Air-France.

Kahn a souri, lui qui pourtant avait donné des consignes formelles : voyage incognito, pas de journalistes, la paix ! Et nous avons bavardé deux heures durant, dans le taxi, à la gare des Invalides, dans le car d'Air-France, à Orly, en attendant l'avion.

Quelques mots sur l'affaire Kravchenko : — Il n'a jamais écrit son livre, d'ailleurs la preuve en a été faite au tribunal. C'est un traître de la belle espèce, et il ne méritait que le mépris qu'il inspire aux honnêtes gens.

PAR Daniel BESS

Journaliste de « Droit et Liberté », je m'intéresse particulièrement au problème de l'antisémitisme aux Etats-Unis...

— Il est virulent, plus que jamais auparavant. Des organisations antisémites ? Il y en a un certain nombre ; je ne vais pas les énumérer ici, je n'en citerai que deux pour mémoire : tout d'abord, le Ku-Klux-Klan, tristement célèbre, et le mouvement d'un certain Gerald K. Smith.

Toutes ces organisations mènent grand tapage, tiennent

(Suite page 4.)

Que faut-il penser des élections israéliennes ? (Voir page 3)

AU FOND DU PUIT

Vertu

Je crois Kravchenko vertueux, car il n'a pas, devant nos yeux, le vice d'un publicitaire qui saurait écrire... et se taire.

LE PARTHE.

Fausse identité

J'étais fort ému, ce jour-là, en montant dans le métro. Mon cousin Sacha, qui devait partir aux Etats-Unis pour un voyage d'affaires, ne s'était-il pas vu refuser son visa ?

Je le racontai à mon « ami du matin ». Et, lui, de s'étonner :

— Mais pour quelles raisons, grands dieux ? Votre parent est-il un escroc notoire ? communiste ? ou homo-sexuel ?

— Pensez donc ! C'est un brave père de famille, assez bourgeois, et qui travaille durement dans son petit magasin avec sa femme, ses deux garçons et un vieil employé. Mais, voyez-vous, pendant l'occupation, il s'est caché sous un faux nom pour échapper aux persécutions raciales. Arrêté en 1941 en zone sud, il a été condamné à 15 jours de prison par les tribunaux pétainistes pour usage de fausse carte d'identité. Il pensait, depuis, que cette condamnation avait été amnistiée de plein droit : eh bien, pas du tout ! Elle figure toujours sur son casier judiciaire. Et le gouvernement américain en a pris prétexte pour lui refuser son visa !

Mon « ami du matin » se prit à rire doucement.

— Vous devriez aller raconter votre histoire au procès Kravchenko, me dit-il.

— Au procès Kravchenko ? pourquoi donc ? Nous n'avons rien à voir avec cette affaire. Et je ne vois pas ce que nous irions dire au milieu de tous ces gens qui traitent de problèmes que nous ne comprenons pas toujours.

— Vous allez voir : votre cousin a été condamné par la justice française pour avoir utilisé, durant l'occupation, une fausse carte d'identité. Cette peine, cependant fort honorable en raison des circonstances, continue à le « marquer ». De leur côté, les Américains s'en indignent et lui refusent l'accès de leur territoire. Or, Kravchenko est venu en France pour son procès sous une fausse identité : son passeport (délivré par le Département d'Etat !) est, en effet, établi au nom (fantaisiste) de Kédrine !

Donc, non seulement les Américains trouvent normale cette usurpation d'état civil quand il s'agit de Kravchenko, mais encore ils s'en font les complices ! Par ailleurs, le Gouvernement français n'engage aucune poursuite judiciaire contre lui : il a pourtant demandé et obtenu un visa français sous un faux nom ; il a rempli sa fiche de police à l'hôtel sous ce faux nom et il continue à vivre à Paris avec cette fausse identité ! Il en a moins fallu à votre cousin pour passer quinze jours à l'ombre !

— En somme, si Sacha partait à New-York pour écrire un livre à succès contre la République Française, il pourrait avoir son visa ?

— Très probablement !

L'INGENU.

Droit et Liberté

Redaction et administration

14, Rue de Paradis, 14
Paris X^eTéléphone: PROvence 50-47
90-48

C.C.P. Paris 6070-98

Tarif d'abonnement :

3 mois 150 frs

6 mois 300 frs

1 an 600 frs

Etranger : Tarif double.

Pour tout changement d'adresse, prière de joindre la dernière bande et la somme de 20 francs.

Le gérant: Ch. OVEZAREK

LES ÉTONNEMENTS DE LA QUINZAINE...

Dissidence O

Comment s'appelaient le Laval norvégien ?

— GUISSLING.

— Quel est le nom de l'actuel ministre des Affaires Etrangères de Roumanie ?

— Anna FAUKER.

« Dissidence 40 » vous pouvez vous rasseoir, vous aurez o !

C'est la seule note, en tout cas, que mérite le petit kravchenkiste anonyme qui, dans un article de cette feuille R.P.F., bourré d'erreurs et de noms estropiés ou inventés, prend le Pirée



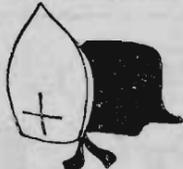
pour un homme, « Maison de poupée » pour un joujou, Stal-nabad pour Ackabad...

Et le cardinal Mindszenty — qu'il orthographe d'ailleurs Mindsen KY avec une touchante constance, tout au long de son devoir de dictée (la voix de son maître vient d'outre-Atlantique) — pour un saint-et-martyr victime d'une sombre conspiration de Juifs !

Dissidence O (pointé)

Nous avons déjà vu, à propos de Mindszenty, la très trumaniennne « Ligue Américaine Juive » mêler des malédictions de style biblique au concert d'imprécations qui s'est élevé dans la presse du Département d'Etat contre la « tyrannie bolchévique ».

Ici, il ne suffisait pas à la défense du cardinal traître que « Le Monde » ouvrit ses colonnes au nommé Franz Honti, ancien attaché de presse à la légation hor-thyste de Paris et ami personnel de Xavier Vallat. Il ne suffisait pas, non plus, que M. Maurice Schumann, ayant consulté pour la nième fois les Pères de l'Eglise, comparât la volonté de jus-



tice d'un gouvernement populaire à « l'orgueil de Dioclétien ».

Il fallait, pour que la symphonie fût complète, que certains personnages qui ont choisi la liberté de continuer Goebbels remisent en marche le vieux disque fêlé du « judéo-bolchévisme ».

Le jugement d'un espion et d'un trafiquant de devises devient alors une abominable provocation antichrétienne montée sur l'ordre de Staline, par « Le Guissling magyar qui est un Juif de Budapest », pour la plus grande joie de « la Juive Anna Fauker » qui dans la Roumanie voisine a inspiré « la persécution antireligieuse ».

Antisémitisme et ignorance de l'orthographe vont souvent de pair.

Voir les graffiti de certains water-closets.

Histoire juive

Il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint.

Beaumarchais
(Le Mariage de Figaro)

On la raconte à Tel-Aviv, où le népotisme est assez en honneur dans certains milieux social-démocrates de gouvernement.

M. Shertok, ministre des Affaires Etrangères, est sur les dents : il cherche une puissante compétence, un haut fonctionnaire capable d'occuper le poste, comme qui dirait, de secrétaire général du Quai d'Orsay israélien. L'avenir, rien moins, du pays est en jeu.

N'insulte pas qui veut

Dans le dernier numéro de la « Terre Retrouvée », dont il est le propriétaire, le directeur, le rédacteur en chef et le principal lecteur, M. Joseph Fischer, pour se laver de la grave responsabilité qu'il a prise en brisant la campagne de solidarité en faveur d'Israël, ose traiter notre ami Rayski, glorieux résistant, de faussaire et de menteur.

L'insulte à la bouche, M. Joseph Fischer essaye de se dérober au jugement de l'opinion publique. Mais n'insulte pas qui veut. Nous ne suivrons pas M. Fischer dans ses intrigues, ses commérages malveillants, ses excitations médiocres. Ce serait à la fois manquer de tenue envers nos lecteurs et leur faire perdre leur temps. Cela ne nous

empêchera pas cependant de dénoncer ses méfaits.

On conçoit que M. Joseph Fischer essaie de s'attaquer au gouvernement de la République roumaine qui a été obligé de prendre des mesures, non pas contre les sionistes roumains, mais contre les Joseph Fischer roumains, et que la carrière d'un Kravchenko le tente : il célèbre la reconnaissance de l'Etat d'Israël par la France et l'Empire britannique comme une manœuvre antisoviétique bien réussie.

Voilà qui ouvrira les yeux des sionistes sincères qui lisent encore l'organe d'un homme qui a brisé la campagne de solidarité envers Israël.

Peuple élu

Avez-vous songé à cette conséquence des élections israéliennes :

Lorsqu'un antisémite dégoisera sur « les représentants du peuple élu », vous pourrez lui répondre qu'en Palestine c'est... au suffrage universel.

Le stylo qui consolide

Les histoires de pétrole, la violation des décisions internationales, les volte-faces diplomatiques, l'intérêt porté à la Palestine par les stratèges du clan américain de la guerre ? Des boniments, tout ça !

Nous disons, nous, avec la « Terre Retrouvée », que M. Truman « consolide Israël », nous



disons qu'il est un très grand ami des Juifs.

Nous le disons et nous le prouvons :

M. Truman possédait un magnifique stylo, tout en or.

Avec cet instrument historique il a signé l'acte de reconnaissance du gouvernement d'Israël.

Or, il vient d'en faire cadeau à l'ancien associé de son commerce de bonneterie, M. Jacobson.

C.Q.F.D.

Ceux qui travaillent

l'après-midi et les autres

Les ouvriers, les employés, les paysans, les simples gens de chez nous n'assistent pas au procès Kravchenko.

Ils travaillent l'après-midi. Ce qui explique la composition du « public » de la X^e Cham-



bre correctionnelle, où l'on trouve en abondance : belles dames du faubourg, jeunes gens dont « Paroles Françaises » est l'hebdomadaire favori, et policiers typiques.

Au cours de sa déposition, l'écrivain américain Albert Kahn, co-auteur de « La Grande Conspiration contre la Russie », dénonçant les horreurs de la guerre et l'antisémitisme — les deux sont liés — déclara :

« Il se trouve que je suis Juif... »

De la salle, un « ah » mi-indigné, mi-sarcastique lui répondit. « Pas étonnant, pensèrent telles petites têtes de nazillons, un Juif... un Youpin qui accable notre cher Kravchenko ».

Kravchenko, traître qui a tenté de diviser les Alliés, a choisi la liberté de se faire applaudir par les petits élèves de Rosenberg.

C'est un critère.

...Au même moment, la déposition de M. Kahn prenant un tour nettement antiraciste, la « Radio-diffusion française » en interrompit, comme par hasard, la transmission.

Encore un critère, ce genre d'« incident technique », qui permet de mesurer « l'objectivité » de Dame Radio.

Une nouvelle méthode

L'Argentine qui, on le sait, offre une large hospitalité aux nazis poursuivis par la justice de leur propre pays qu'ils ont trahi, vient de trouver une nouvelle for-



me de surveillance antisémite. On annonce en effet de Buenos-Aires, que les autorités locales de plusieurs provinces d'Argentine font depuis peu figurer sur les contrats commerciaux et légaux, la religion et le nom des parents de chacune des parties intéressées.

Les notaires doivent inscrire ces renseignements sur les contrats avant de les légaliser.

Le dictateur Péron prend la digne succession de son maître fasciste Hitler !

Kravchenko Modèle réduit

« Le Monde » a publié le 21 janvier 1949 un article qui racontait, entre autres, la miraculeuse histoire du « pont aérien » qui reliait Israël aux pays-de-derrière-le-rideau-de-fer, ainsi que l'abominable activité des « moscovitaires » au pays des kibboutz.

L'article était signé Le Man (teur). Doux patronyme, qui évoque les bords enchanteurs du lac baignant Genève et Lausanne.

Curieux de nature (et par profession), nous avons vu le signataire dudit article.

Il s'appelle en réalité Hans Lehmann, habite l'hôtel Burgundy, 8, rue Duphot, non loin de la Madeleine ; citoyen suisse alle-



mand, engagé volontaire dans l'aviation israélienne, il a déserté cette formation et est revenu en France, où il propose sa camelote antisémite et antisoviétique aux journaux en mal « d'informations » de ce genre.

Et les « journaux sérieux » de lui offrir, en échange de ses divulgations (j'allais écrire divagations), une corbeille de banknotes !

Il n'est revenu que pour ça, le Lehmann.

Car il doit avoir l'habitude de faire valser les fonds avec des histoires rocambolesques...

L'Hans du panier, en somme !

D. L. n'en est pas

Il n'y a plus de Pyrénées : 5 journaux français sont invités à jeter le pont.

Derrière le rideau de neige, réjouissances « Populaires » : belle « Epoque », l'« Aurore » se



lève, « Figaro » ci, Figaro-là, va-t-il charmer le demi-« Monde » ?

Quant à notre « Ingénu », il serait réexpédié « franco » avec les félicitations d'usage.

QUO VADIS... ISRAËL ?

par M. VILNER

A l' lendemain des élections israéliennes, le « grand vainqueur » David Ben Gourion, chef du « Mapai » et président du gouvernement provisoire, a déclaré qu'Israël sera « une libre République du travail, délivrée du fléau de l'exploitation de l'homme par l'homme ».

Belle perspective, propre à réchauffer le cœur de tous les amis de la démocratie et du progrès social ! Mais, pour introduire le socialisme en Israël, quelles mesures M. Ben Gourion entend-il donc prendre et sur quelle coalition gouvernementale pense-t-il s'appuyer ?

Nous ne dirons pas que le prêt américain de 100 millions de dollars a été généreusement accordé à M. Ben Gourion pour qu'il construise le socialisme en Israël : ce serait faire injure à M. Truman... Aussi bien, le gouvernement des États-Unis donne-t-il une toute autre signification aux résultats du récent scrutin :

« A la suite des élections israéliennes, déclare une note officielle du Département d'État, les conditions permettant la reconnaissance d'Israël « de jure » ont été remplies ».

Voilà qui en dit long. Pour le gouvernement des États-Unis, la victoire du « Mapai » apparaît avant tout comme la possibilité d'accentuer sa politique de pénétration économique, d'entraîner Israël dans un bloc antisoviétique et d'utiliser ce pays comme une base d'agression.

Curieuse consolidation

Si l'on nourrissait encore quelques doutes à cet égard, « La Terre retrouvée », journal sioniste de Paris, viendrait les dissiper. Dans un article intitulé « Consolidation de l'État juif », l'organe de M. Fischer (Joseph) écrit en effet :

« Les « Trois Grands » occidentaux, États-Unis, Grande-Bretagne et France, ont pris pendant la dernière quinzaine une série de mesures qui consolident l'État d'Israël. Ces mesures, qui coïncident avec la période de préparation des élections en Israël, ne sont que le développement logique des politiques française, américaine et anglaise dans la question palestinienne. Mais leur simultanéité paraît revêtir le caractère de mise en place d'un dispositif occidental à l'égard d'Israël destiné à influencer l'opinion publique israélienne et à former un barrage contre l'influence soviétique. »

Evidemment, M. Fischer n'est qu'un pauvre petit subalterne qui rend de piètres services à M. Ben Gourion en interprétant de façon peu diplomatique la pensée profonde des dirigeants du « Mapai ». Le patron ne sera sans doute pas content de ce serviteur au zèle maladroit. Que voulez-vous, l'intelligence politique — et M. Fischer se défend de faire de la politique — n'est pas l'apanage de tout le monde...

Il reste, et c'est ce qui est grave, que depuis les élections le gouvernement israélien a pris une série d'initiatives qui ne laisse pas d'être troublante.

« Troisième Force »

Nous avons déjà examiné dans quelles conditions Israël a voté (1). Les quelques mois qui se sont écoulés entre la Proclamation de l'État et les élections n'ont pas permis au peuple de juger à fond la politique de chaque parti. Sa coalition avec la gauche pendant la période de lutte contre l'intervention anglaise, et son rôle dirigeant dans les affaires de l'État ont valu au « Mapai » un succès électoral : le glissement vers la droite, les négociations secrètes avec l'extérieur, le renversement des alliances à l'intérieur ont pu passer inaperçus aux yeux de la grande masse.

Il est significatif que la campagne électorale se soit déroulée autour de généralités. On discutait longuement de problèmes religieux, on exalta la tradition des Prophètes, on multiplia les déclarations patriotiques... La quasi-totalité des partis, y compris le « Mapam », mit à profit l'impopularité anglaise pour faire le silence sur le rôle de l'impérialisme américain — lorsque le

gouvernement de Washington n'était pas présenté comme un grand ami — et il fut beaucoup question de « neutralité entre l'Est et l'Ouest ». Sur le plan social, sachant bien que les masses n'avaient pas assez d'éléments d'appréciation,

grand parti ouvrier israélien, car les éléments anti-impérialistes sincères sont fort nombreux dans le « Mapam ». Les 15.000 électeurs communistes, la majorité du « Mapam », les milliers d'égarés de l'Irgoun et du Stern peuvent constituer la réserve d'un puissant mouvement progressif.

L'Assemblée élue aura pour tâche d'élaborer la Constitution de l'État d'Israël, mais dans cette période de gestation constitutionnelle, la laïcité, le danger d'inflation, le système fiscal et surtout la politique extérieure posent autant de problèmes dont il sera à l'aprem discuté. C'est sur la solution de ces problèmes que le peuple jugera le gouvernement et ses partis, et que le monde jugera Israël.

Si Israël capitulait devant l'offensive des États-Unis dont le prêt de 100 millions de dollars constitue une des étapes, il signerait son acte de vassalisation, pour ne pas dire son arrêt de mort. Dans les plans impérialistes, les Juifs devraient d'abord s'appliquer à transformer Israël

en une base stratégique ; puis, isolés de leurs amis, ils deviendraient une proie facile au début de la « grande bataille ».

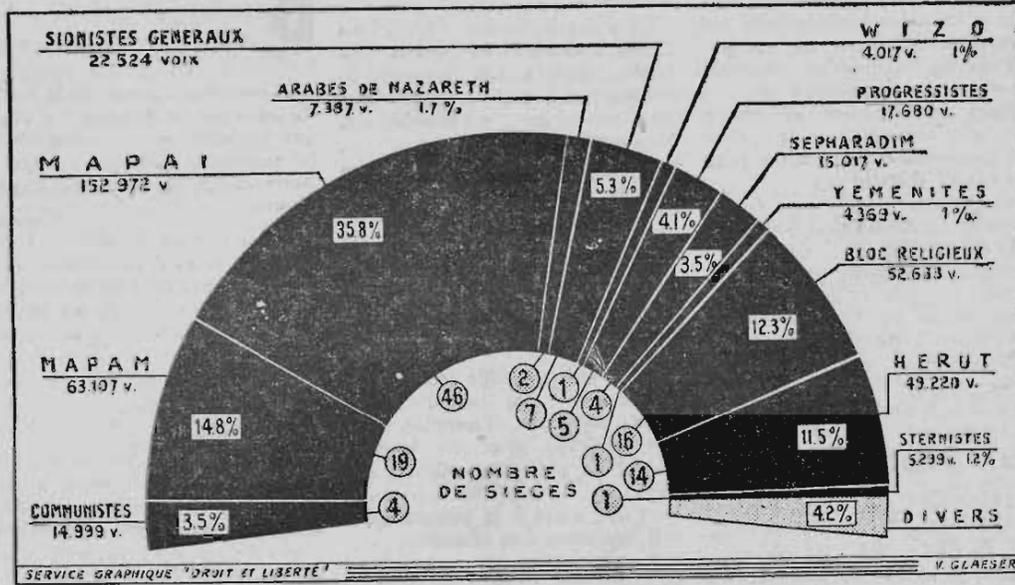
La PAIX est en jeu

Déjà on chuchote dans les Chancelleries qu'en cas de guerre antisoviétique, les dirigeants anglo-américains seraient prêts à offrir la liquidation d'Israël aux marionnettes des pays voisins pour prix de leur participation...

En attendant, pour mieux contrôler l'usage qui sera fait des dollars, le gouvernement américain a divisé son prêt en deux tranches : la première, de 35 millions, la seconde de 65 millions. Pour bénéficier de la seconde, il faudra, préalablement, donner la preuve qu'on « a bien utilisé » la première. Méthode de pression et d'ingérence bien connue, et dont on peut dire que les « bénéficiaires » qui s'y plient font bon marché de l'indépendance de leur pays.

Ici, comme ailleurs, qui s'en étonnerait ? Les impérialistes comptent sur les dirigeants sociaux-démocrates pour faire la besogne qui préparerait, avec la crise économique, la servitude et la catastrophe nationale.

Les mots, les dénonciations sonores « du fléau de l'exploitation de l'homme par l'homme » ne suffisent pas à promouvoir la paix... Israël doit rejoindre effectivement l'immense camp des forces démocratiques qui, partout dans le monde, luttent pour l'indépendance et la liberté. Nul n'ignore plus aujourd'hui qu'on prépare une nouvelle guerre sous la direction anglo-saxonne, avec les nazis d'hier comme alliés. Face aux manœuvres des milieux réactionnaires israéliens qui veulent entraîner le gouvernement dans cette alliance indigne et mortelle, nous pouvons faire confiance aux Juifs d'Israël : rescapés, pour la plupart, de la persécution hitlérienne, ils n'entendent pas se joindre aux S.S. contre les hommes de Stalingrad.



on eut beau jeu d'afficher des programmes remplis de belles phrases.

Dans la confusion favorisée par l'état de guerre, c'est en somme l'esprit de « Troisième Force » qui l'a emporté aux élections israéliennes. Cet esprit constitue d'ailleurs l'essence même de l'idéologie sioniste qui est aussi celle du « Mapam ». Ce parti, en refusant l'unité avec les communistes, a pratiquement contribué au succès du « Mapai ».

Pourtant, il suffit de se rappeler les différentes plate-formes électorales pour constater que le peuple a cru voter à gauche, a cru dire sa gratitude à l'Union Soviétique et aux démocraties populaires qui ont défendu Israël avec tant de conséquence sur le plan international. La déclaration de M. Ben Gourion, que nous citons plus haut, illustre bien cet état de choses.

Mais, à peine les résultats du 25 janvier étaient-ils connus que, sous la pression américaine, sans attendre les élections à l'Histadruth du 15 février, le « Mapai » dut prendre de nouveaux engagements :

« La condition évidente du prêt, dit un télégramme de Washington rapporté par l'A.T.J., est qu'Israël définisse clairement sa position entre l'Est et l'Ouest. »

Le « Mapam » à la croisée des chemins

Finie, la prétendue « neutralité » ! Désormais, M. Ben Gourion ne cache plus son intention d'axer la future coalition gouvernementale sur le « Bloc religieux unifié » et sur les « Sionistes Généraux ». Et à la participation éventuelle du « Mapam », il pose une condition sine qua non : alignement sur la politique extérieure du mouvement sioniste, autrement dit du « Mapai ».

Cette mise en demeure aura du moins le



Une permanence électorale à Tel-Aviv

mérite de détruire certaines équivoques. Jusqu'à présent, les dirigeants du « Mapam » faisaient le jeu de la politique « occidentale » tout en proclamant bien haut la nécessité de s'orienter sur l'amitié de l'U.R.S.S. Il est douteux qu'il puisse longtemps encore naviguer de la sorte sans prendre position dans les faits. Cela contribuera, dans l'avenir, à la cristallisation d'un

« DROIT et LIBERTÉ » : Journal parlé

Beaucoup de questions traitées dans nos colonnes ont suscité des discussions passionnées.

La Direction du Journal, aidée par les premiers groupes d'Amis de Droit et Liberté a donc décidé d'ouvrir une Tribune parlée.

Deux fois par mois, les premiers et troisième jeudis, Salle Lanery, 10 rue Lanery, auront lieu des débats publics avec le concours de personnalités éminentes du monde littéraire, artistique et politique, telles que MM. André Wurmser, Louis Martin-Chauffier, Aimé Césaire, etc...

Retenez votre soirée du jeudi 3 mars à 20 h. 30.

Sous la présidence de M. André Wurmser, notre collaborateur Roger Maria, parlera sur le thème :

« L'ANTISEMITISME EST-IL UN MAL INÉVITABLE ? »

(1) Voir Droit et Liberté des 1^{er} et 15 janvier.

J'ai interviewé Albert Kahn

(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE)

des meetings, éditent des brochures, des tracts, des journaux, en un mot, se livrent à une propagande effrénée.

— Quelle est la réaction des masses populaires ?

— A vrai dire, il faudrait poser la question d'une autre manière : quelles sont les organisations qui, luttant contre cette propagande, entraînent les Américains à voir autrement que par l'optique déformée de ceux qui cherchent à troubler l'opinion publique, qui s'efforcent de la « doper » consciencieusement, en vue de la diviser.

Cette campagne de désintoxication, ce sont surtout le Parti progressiste de Wallace et les Trade Unions, les syndicats, qui la mènent.

— Quelle est l'attitude du Gouvernement américain ? Que fait-il contre ces menées ?

La réponse est arrivée, lapidaire, catégorique :

— Nothing !... Rien !

Plus tard, lorsque je lui ai raconté quelques faits qui prouvent que chez nous aussi les antisémites se manifestent, et combien plus bruyamment, sans qu'il n'y ait rien de sérieux d'engagé contre eux, Kahn a souri ironiquement : sans doute pensait-il qu'il y a des analogies singulières, et nullement fortuites.

— Cependant, enchaîna-t-il, il ne faut pas croire que nous adoptons une attitude passive en face d'un tel danger.

« A good fight »

NOUS nous organisons et nous luttons, tous ensemble, Juifs ou non, contre cette renaissance de la cinquième colonne nazie. Car il faut dire que les grands « manitous » qui prônent l'antisémitisme ont profité des leçons, des expériences, et des fonds de Hitler et Goebbels pendant la guerre.

Ainsi, la « Jewish War Veteran Association », (Anciens Combattants Juifs) se charge de rappeler à tous ces messieurs que les Juifs progressistes ne sont pas décidés à se laisser faire.

Et c'est bien pourquoi l'antisémitisme, tout au moins dans la vie quotidienne, ne se manifeste pas, ou très rarement, dans les grandes cités.

C'est plutôt dans les petites villes, dans les coins retirés que, de temps à autre, on peut trouver des panneaux avec l'inscription : l'entrée de l'hôtel — ou de la plage — est interdite aux Juifs, aux chiens et aux nègres.

— Vous avez parlé des noirs ; la discrimination appliquée aux Juifs se manifeste-t-elle de la même manière pour les nègres ?

— Ce que l'on dit, ce que l'on fait aux noirs, on le dit, on le fait aux Juifs, sous une forme différente : il y a plusieurs... méthodes de discrimination ; il n'y a qu'une seule source d'inspiration : le racisme. Dans le combat engagé contre ce fléau, nous sommes tous solidaires les uns des autres.

Et Albert Kahn me rappelle alors qu'il est président de la « Jewish People Fraternal Order », l'équivalent en quelque sorte de l'Union des Juifs pour la Résistance et l'entraide ; il édite une revue qui combat violemment toutes les formes du racisme.

« Amérique »

Le car d'Air France roule à toute allure dans la nuit. Confortablement assis, Albert Kahn me parle de ses projets, du livre qu'il est en train d'écrire et qu'il pense achever d'ici deux ou trois mois : il s'intitulera « Amérique », et traitera des différents problèmes qui con-

cernent la vie et les événements politiques aux Etats-Unis. « Un travail passionnant », ajoute-t-il.

Nous voici arrivés. Une hôtesse de l'air s'empresse et conduit les passagers aux différents services de contrôle de l'aérodrome.

Je me suis rapidement fait établir un laissez-passer qui me permettra de rester en compagnie de Kahn jusqu'au moment de son embarquement.

Mais les services de police sont très méfiants, et le gradé qui tamponne ma feuille me pose des tas de questions :

— Qu'est-ce que vous êtes ? Journaliste ? De quel journal ? « Droit et Liberté ? Ah bon ! (petit air inspiré qui prouve qu'il ne connaît pas notre organe... évidemment !). Qui allez-vous interroger ? (cette déformation professionnelle, tout de même !). Kahn ? Qui c'est ? Qu'est-ce qu'il fait ? Dans quoi écrit-il ? Qu'est-ce qu'il écrit ? Etc...

Je lui propose gentiment de lui amener le « curriculum vitae » de l'intéressé : du coup, l'honorable pandore fronce les sourcils, me foudroie du regard et... appose le cachet de son service avec une violence féroce : il a sans doute cru que je lui avais dit un gros mot : « curriculum vitae », ce n'est pas du français, encore moins de l'argot.

Accrochage avec la douane : je porte sous le bras deux clichés pour le journal, et les préposés paraissent s'obstiner à trouver que ce sont des machines infernales. « Clichés ? Nous, on connaît pas ça... après tout, qui prouve que ce sont des machines pour imprimer sur les journaux... »

Et j'ai dû leur confier jusqu'à mon retour.

Derrière le militant il y a l'homme...

QU'EST-CE que vous pensez de... »

— Oh ! je vous en prie, plus de questions... cela fait trois jours que j'en suis assailli... excusez-moi.

Et puis, brusquement, j'ai eu devant moi un autre homme : la réserve qu'il s'était imposée, la froideur qu'il avait affectée dans les réponses qu'il me donnait ont brusquement fondu.

J'avais devant moi un homme fatigué, harrassé même ; mais ce n'était plus le journaliste, l'homme célèbre de « La grande conspiration contre la Russie », c'était tout simplement un père de famille qui me disait sa joie de revoir bientôt sa femme et ses enfants.

— Je suis un papa très fier de ses enfants ; j'ai trois fils : Stephen, sept ans, Timothée, cinq ans, et Brian, deux ans. Le plus grand va à l'école, mais, ajouté-t-il en clignant malicieusement de l'œil, c'est à la maison qu'il fait vraiment son éducation.

Je ne pourrais rendre ici l'émotion qui m'a bouleversé lorsqu'il m'a rapporté, avec quelle fierté ! les paroles de Stephen, son aîné, qui lui dit en tendant son jouet favori :

« Tiens papa, tu le donneras au premier petit pauvre que tu verras, en France, et tu lui diras que je sais combien il a souffert pendant la guerre. »

Et c'est sans doute en pensant à ce que lui avait dit son fils que Albert Kahn déclara au tribunal, lors du procès Kravchenko :

« Je suis Juif. J'ai pensé aux trois cent mille Juifs du ghetto,

où il n'y a que des fleurs sauvages ; puis, dans un camp, il y a encore des chambres pleines de cheveux de femmes exécutées et de jouets d'enfants liquidés. »

Tous les peuples veulent la paix !

DEJA les passagers se préparent à passer sur l'aire d'embarquement.

Albert Kahn a encore le temps de me dire qu'il adore les voyages (lorsque ses occupations le lui permettent), qu'il pratique la boxe et que l'automobile le passionne.

Voici l'heure du départ : une dernière fois, il réaffirme sa foi en la volonté de paix de tous les peuples, sa certitude en la victoire de la démocratie sur le fascisme.

Et il a ponctué son au revoir d'un geste simple, amical, qui semblait me dire « A bientôt »...

Dans un grondement de tonnerre l'immense oiseau a pris son envol et le mince brouillard qui nous enveloppe ce soir, sur l'aérodrome d'Orly, semble onduler autour de nous.

Maintenant on aperçoit à peine les feux de position qui clignotent encore quelques secondes, petites étoiles de l'amitié nous lançant un dernier au revoir avant de s'estomper dans le lointain.

Un grand ami vient de nous quitter. Albert Kahn vole maintenant vers New-York, vers le combat qu'il ne cesse de mener pour la liberté, au sein de l'immense Amérique, pays du progrès social, des cuisinières électriques et des nègres lynchés.

D. B.

250.000 chômeurs en Belgique

LES bas nylons, les boîtes de conserve, les voitures de luxe et le lait en poudre ont finalement donné tort à tous les économistes distingués de l'E.R.P., de l'O.E.C.E. et autres initiales marshalliennes ! Les affaires ne vont plus en Belgique. Crise « classique » de surproduction, crise inhérente au régime de production actuel, crise qui condamne à la misère 250.000 travailleurs. Crise qui commence à inquiéter certains industriels.

De grandioses propositions sont avancées : politique de reconstruction sur une grande échelle, exportation de la main-d'œuvre, nouvelle politique économique, et peut-être, nouvelle politique commerciale.

Ici perce le bout de l'oreille.

Quelle est, en effet, la « politique commerciale » de la Belgique ? Tout vendre et tout acheter aux U.S.A. Liée par les accords du Plan Marshall, la Belgique est contrainte de faire la majorité de ses achats aux U.S.A. et de payer en dollars, car ce pays ne peut pas acheter de marchandises. Cela, bien entendu, ne s'est pas fait en un jour, d'abord les capitalistes se sont mis à réaliser de solides bénéfices, accrus encore par la politique de blocage des salaires pratiquée depuis deux ans par le Gouvernement. Mais cette politique de bas-salaires, alors que les prix montaient sur le marché intérieur (pour pouvoir baisser sur le marché extérieur et faire face à la concurrence), a diminué le pouvoir d'achat des ouvriers. D'où diminution de la production, d'où chômage. Enfin, les marchés extérieurs se ferment : les produits américains envahissent les pays voisins qui cessent d'acheter en Belgique ; la Ruhr renaît, favorisée par les U.S.A.

Depuis quatre ans, les dirigeants de la politique économique belge se sont engagés dans la voie de la vassalisation. Depuis quatre ans, seuls les communistes dénoncent et annoncent les conséquences funestes d'une telle attitude. Dès août 1945, dans un rapport présenté au Comité Central du Parti Communiste Belge, M. Jean Terfve disait :

« Nos rapports économiques doivent être établis sous le signe de l'indépendance. Pas d'accords conclus sur des bases idéologiques, mais des accords tenant exclusivement compte de nos besoins ! »

Que faire ?

— Détruire le régime capitaliste ! disent les grands phraseurs droitiers de la F.G.T.B. (Fédération générale du Travail de Belgique), après avoir depuis deux ans soutenu toutes les entreprises américaines.

— Réglementer la main-d'œuvre étrangère, disent encore ces mêmes dirigeants faisant preuve d'une intangible solidarité de classe.

Les chômeurs sont des paresseux, dit la presse conservatrice, et le très gouvernemental « Le Soir » écrit gravement : « L'aide américaine a mis l'Europe en face de ses responsabilités. »

Que faire ?

Changer de politique ! Elargir les échanges, briser les liens de l'impérialisme américain qui force la Belgique à lui acheter par 5 kilos de blé un kilogramme de farine (et les moulins belges ?), qui ruine l'industrie textile, qui réglemente les ventes de la Belgique (monopole de l'uranium à bas prix). La Commission Economique Européenne (O.N.U.), publiait, en août 1948, un rapport où elle disait notamment : « Le Commerce entre l'Europe Orientale et l'Europe Occidentale doit être quintuplé... Des sources de fournitures non payables en dollars devront être trouvées pour remplacer une

grande partie des livraisons actuellement importées des U.S.A. L'Europe Orientale pourrait fournir des quantités importantes de marchandises diverses qui sont livrées actuellement par la zone dollar. »

Le Pacte à Cinq, le Benelux, l'Union Atantique et les bavardages de M. Spaak sur l'Occident s'opposent à une saine politique commerciale. Ce qu'il faut, c'est préparer la guerre, augmenter la production des usines d'armements et, surtout, empêcher tout développement des relations avec l'Est qui monterait la valeur de la production des démocraties populaires, les aiderait aussi et acculerait à la faillite les bailleurs de fonds des polichinelles ivres de pouvoir.

En 1938, l'U.R.S.S. achetait environ un tiers de la production belge d'étain. En 1948, le Comité de l'étain à Washington s'opposa à la moindre vente à l'U.R.S.S. de ce métal dont la quasi-totalité de la production belge va aux U.S.A. à un prix imposé...

En octobre 1948, la Belgique contracta un achat de 50 millions de dollars de blé américain alors que les pays de l'Est auraient fourni ce blé contre des marchandises, c'est-à-dire du travail.

En 1948 l'U.R.S.S. était disposée à acheter en Belgique 4.000 wagons-basculés, payables en céréales. Cette opération ne fut pas conclue.

Longtemps tournés vers les U.S.A. les industriels belges songent aujourd'hui à s'en détacher. Et ce n'est pas une des moindres contradictions du régime que de se tourner vers l'U.R.S.S. pour sortir du chaos dans lequel ses « amis » l'ont entraînée. On apprend ainsi que la Fédération des Industries Belges demande la réduction de deux tiers des achats belges aux U.S.A. et le déplacement de ceux-ci à d'autres fournisseurs auxquels serait ainsi donné le

CI-VI-LI-SA-TION

L'autobus 32 roule à travers les rues de Paris, presque vide. Il est sept heures du soir.

Je suis assise dans un coin où monte un violent relent de parfum sucré. J'en suis écœurée. Je vais changer de place, lorsqu'une voix harmonieuse prononce, répondant à un timbre mâle :

— Que veux-tu, Josiane sort des camps de concentration. Elle n'est pas comme nous, elle n'est pas civilisée !

Je me demande ce que, derrière moi, on entend par « civilisation ». Aussi discrètement que possible je change de place et m'assieds dos à la marche. Me voilà face à face avec les voyageurs.

Immédiatement je localise les effluves sucrés, étêtants. Ils émanent du paquet de fourrure façon renard qui vient de parler.

Et j'admire la vivante image de la civilisation telle que la conçoivent les habitués des Champs-Élysées nocturnes... Le garçon d'abord : un poème !

Sa tignasse rappelle assez bien les poils hirsutes, touffus et frisés de ces caniches « dernier chic » que la mode attache aux pas des élégantes ; ces pauvres toutous tondus de si curieuse manière qu'ils font irrésistiblement penser au légendaire monstre du Loch-Ness.

Sur une chemise à col ouvert j'aperçois une veste à carreaux. Les teintes lie-de-quin, jaune banane et vert épinard s'allient en un harmonieux mélange assez inattendu et le tout est surmonté de cet uniforme beige à capuche, boutons de bois et ficelles, made in U.S.A. qu'a lancé Jean Cocteau et qu'ont repris tous les habitués de « Chez Tonton ».

Quant à la fille, braves gens !... le chef-d'œuvre du ridicule !

Mon new-look paraît démodé à côté de son manteau qui traîne sur ses chaussures à talons « Tour-Eiffel-fuseaux ».

Et puis, il y a les cheveux. Ah ! ses cheveux !... Noir de jais, longs démesurément, raides d'une raideur savamment voulue (du genre baguettes de tambour) et, sur le front, du même noir évidemment, un bourrelet postiche tombant sur des yeux chargés d'un khol noir et lourd. Le tout surmonté d'un chapeau du plus beau rouge hussard. Un chapeau que je ne saurais décrire : une apothéose de plumes et de tulle, agrémentée de rubans !

Ajoutez à ce portrait fidèle (et je vous jure que je n'exagère rien !), une bouche empiétant sur le visage comme un morceau de cellophane découpée.

Et comme on n'a pas si souvent l'occasion de regarder la civilisation de près, j'en ai — ainsi que dirait mon brave homme de concierge — « pris plein les yeux » !

DOUCE.

moyen d'augmenter le volume de leurs commandes en Belgique.

La Belgique peut vendre à l'U.R.S.S. du matériel ferroviaire, à la Tchécoslovaquie des machines textiles et électriques, à la Pologne des produits sidérurgiques, à la Hongrie des machines-outils, à la Bulgarie de l'équipement pour mines.

Ph. GRATVOL.

Les fauteurs de guerre donnent la main aux criminels de guerre

par B. ADAM

Après le procès de Nuremberg, il y avait environ 26.000 criminels de guerre dans les camps et prisons de l'Allemagne occidentale. Ils devaient comparaître devant 80 tribunaux spécialement institués. La tâche de ces tribunaux ne pouvait être compliquée : il suffisait de prouver seulement que tous les accusés faisaient partie d'une des organisations que le Tribunal de Nuremberg avait reconnu criminelles.

Néanmoins, à ce jour, 4 ans après la guerre, à peine 1.922 criminels de guerre ont été condamnés, à différentes peines de prison, dont 1.538 à des peines inférieures à un an.

Il est intéressant de voir de près quel genre de criminels de guerre sont inculpés. Sur 9.776 dossiers étudiés, 9.518 concernent de simples soldats, 244 des officiers supérieurs et seulement 15 concernent des généraux.

Comme on le voit, le pourcentage des principaux coupables est minime.

De plus les administrations des zones d'occupation anglo-américaine ont décidé, vers la fin de 1947, de libérer, sur parole, tous les membres d'*Algemeine S.S.* du rang de *Rassenführer* et en dessous. Elles ont fait de même à l'égard des *Waffen S.S.* en commençant par le rang d'*Unterscharführer*.

Conséquence de cette politique, le nombre d'internés des catégories en question a diminué de 9.713 hommes et 54 femmes à 278 hommes et 15 femmes.

Quoi d'étonnant à cela, puisqu'une criminelle comme Ilse Koch (qui confectionnait des abat-jours en peau humaine) a été graciée ?

Il fallait une large action de protestation mondiale contre la décision de l'administration américaine concernant Ilse Koch, pour imposer un nouveau jugement de cette abjecte criminelle.

L'Allemagne devait être démilitarisée, dénazifiée, démocratisée.

La politique pratiquée à l'égard des criminels hitlériens ne peut donner que des résultats contraires et présente un danger réel pour le monde démocratique.

On peut se demander si la dernière guerre a été menée, par certaines puissances, dans un but démocratique afin de battre et déraciner le fascisme, ou uniquement dans le but d'éliminer un concurrent. Ou, peut-être, les préparatifs d'une guerre nouvelle exigent-ils le sauvetage et le maintien d'anciens fascistes parce qu'ils fourniraient des cadres sûrs dans une guerre contre les pays de démocratie populaire ?

LE PLUS SUR MOYEN...

..de recevoir régulièrement *Droit et Liberté* est de prendre un abonnement.

Tarif : 600 fr. pour une année, 300 fr. pour six mois, 150 fr. pour trois mois.

Versements à notre C.C.P. 6070-98 Paris.

Tarif double pour l'étranger, sauf pour la Belgique où les tarifs sont de frs belges 110 pour une année, frs b. 55 pour six mois ; versements à adresser au Compte Chèque Postal : Smets Henri — 7249.95 — Bruxelles.

LES MILLE FAÇONS D'ACCOMMODER LE CRIME

par Roger PAYET-BURIN

NOUS en savons assez sur les atrocités nazies, notre horreur a atteint son comble, et quoi qu'on apprenne désormais sur ce sujet, rien ne pourra plus grossir notre colère. Quant à ceux qui dès le premier jour ont choisi d'être sourds et aveugles, rien ne pourra les faire revenir de leur torpeur ou de leur complicité. Il convient d'être prévenu, car on ne gagne jamais à entretenir des illusions. Autre chose : il est utile de révéler, pour tous les crimes « honnêtes » qui pourraient les ignorer, les crimes du fascisme. Mais cela ne suffit pas. Dire le mal n'entraîne pas son châtement. Quiconque appelle une justice réparatrice ne saurait s'estimer quitte pour autant. Et maintenant, venons-en à l'objet de cet avertissement.

Le Pitre ne rit pas (1) est un livre effrayant. Il est composé de documents saisis dans les archives du III^e Reich : décrets, rapports, correspondance politique entre fonctionnaires, lettres anonymes, etc. Les sources de ces documents sont multiples. Ils proviennent aussi bien de l'ambassade du Reich à Paris que du camp de Drancy, du « Majestic » ou des dossiers trouvés chez Montandon, l'« expert racial ». Ils ont été rassemblés par les soins du Centre de Documentation Juive Contemporaine (C.D.J.C.). L'objectif du C.D.J.C. est d'opérer la collecte des documents relatifs aux persécutions des Juifs dans toute l'Europe. M. David Rousset a puisé dans cet amas de matériaux, a choisi les plus significatifs pour le dessin qu'il se proposait. Il les a coordonnés par une trame légère et il les a fait précéder d'une préface. C'est ainsi qu'a été composé *Le Pitre ne rit pas*.

Déclarer que ce livre est effrayant ne suffit pas. Encore une fois, nous en avons tant lu desquels on peut en dire autant. Il faudrait préciser quel effroi il inspire. Il y a plusieurs qualités de terreur. Mais le mieux, ici, est de mettre sous les yeux du lecteur quelques-uns des documents cités. Et pour commencer par le commencement :

AVIS

COMMUNE DE KONIGSDORF

Afin de régler la question communal et afin d'écartier le danger d'épizooties, il a été décidé ce qui suit :

ARTICLE PREMIER. — Les vaches et les génisses, qui, directement ou indirectement, ont été achetées à un Juif, n'ont pas droit à la saillie du taureau communal.

ART. 2. — Les vaches et les génisses des étables où se trouve du bétail acquis chez les Juifs sont soumises à l'observation pendant l'année. Pendant cette période, elles n'ont pas droit à la saillie du taureau communal.

ART. 3. — Cette ordonnance entre en vigueur le 1^{er} octobre 1935.

Königsdorf, le 28 septembre 1935.

Le maire de la commune de Königsdorf, en Bavière,

Signé : Ernst SCHREYER.

Il y eut ensuite la guerre, l'occupation, des collaborateurs, des dénonciateurs :

« Puisque vous vous occupez des Juifs, et si votre campagne n'est pas un vain mot, voyez donc le genre d'existence de la fille M... A... ancienne danseuse, actuellement en hôtel, 31, boulevard de Strasbourg, ne portant pas l'étoile. Cette personne, non contente d'être Juive, débauche les maris des vraies Françaises,

et sachez donc de quoi elle vit (2). Défendez les femmes contre les Juives, ce sera votre meilleure propagande, et vous rendrez un mari français à sa femme. »

(Lettre anonyme.)

L'auteur de cette lettre avait bien tort de supposer que l'occupant puisse ne pas joindre l'acte à la parole. Sa vigilance était au contraire sans borne.

Les grandes entreprises n'étaient pas pour effrayer les autorités nazies. Elles devaient plutôt les exciter.

Le Reichsführer S.S.

Tgb. Nr. 28/33/43g

N° 2494

Poste de commandement au front, le 16 février 43

Cachet : Etat-Major personnel du Reichsführer S.S., Administration des Archives N° du dossier : secret 343.

SECRET

Au chef supérieur des S.S. et de la police pour les territoires de l'Est, S.S. obergruppenführer KRUGER, Cracovie.

Pour des raisons de sécurité, j'ordonne la démolition immédiate du ghetto de Varsovie, sitôt le camp de concentration déménagé. Il conviendra auparavant de récupérer les matériaux de toutes sortes tant soit peu utilisables.

La démolition du ghetto et l'aménagement du camp de concentration sont nécessaires dans l'intérêt de la pacification de Varsovie. Ce foyer de criminalité ne pourra être éteint tant que subsistera le ghetto.

Je demande de me soumettre un plan d'ensemble pour la démolition du ghetto. De toute façon, il faut obtenir la disparition des habitations destinées jusqu'ici à 500.000 sous-hommes, qui ne sauraient en aucun cas suffire à des Allemands. Quant à la ville de Varsovie, centre de plus d'un million d'âmes, et foyer constant de désagrégation et de révolte, il convient de lui assigner un espace plus restreint.

Signé : H. HIMMLER.

2. Au chef de la police de sûreté et du S.D. 1 copie pour information.

Par délégation, Signé : Illisible. Obersturmbannführer.

On voit quelle espèce d'horreur se dégage de ce livre. On pourrait dire une horreur administrative. Le crime y est fixé, réglé, détaillé. Le racisme, l'antisémitisme, la tyrannie, on les trouve appliqués avec une cruauté minutieuse, tâillonne, et comme glacée. Les autorités ont créé un climat accablant, réveillé les bas instincts, encouragé la délation. Elles ont voulu pourrir la société. Elles ont choisi pour elle une sorte de secteur détaché, étanche, d'où elles puissent tout décider par décrets, les arrestations, les coups, la mort.

Tel est le visage du fascisme. Car il faut l'appeler par son nom. La préface de M. David Rousset ne le fait pas. C'est une allégorie politique. Tout au plus peut-on y discerner une diatribe contre les Etats et une profession de foi en faveur de l'« Europe ».

Si ces indications sont vagues, c'est la faute de l'auteur. Au total, une tentative assez remarquable pour noyer le poisson. Heureusement, les faits, comme on dit, parlent d'eux-mêmes.

Echo de la campagne de "Droit et Liberté" contre l'agitation antisémite

La campagne de « Droit et Liberté » contre la presse antisémite trouve un écho dans... « L'Echo d'Israël », journal de Tel-Aviv, qui publie, en date du 2 février, une correspondance parisienne, dont nous extrayons le passage suivant :

On a constaté dernièrement en France une activité grandissante de traîtres, qui, profitant de la passivité des autorités, essayent de reprendre leur ancienne activité, si néfaste à la France pendant l'occupation. Ces pêcheurs en eau trouble s'en prennent aux Israéliens qu'ils croient encore sans défense. C'est ainsi qu'on a dernièrement enregistré l'édition de certains volumes indignes de la littérature française. Nous signalerons celui de l'hitlérien Maurice Bardèche « Nuremberg ou la Terre Promise ». Violant la constitution de la République Française, les journaux des hommes de Vichy continuent à paraître. Citons l'« Indépendance Française », « Aspects de la France et du Monde », « Les Paroles Françaises », « France-Dimanche » etc.



Le premier anniversaire de la mort du grand artiste juif soviétique MICHOELS sera célébré dans une manifestation culturelle, au théâtre « Bouffes du Nord » (Métro : La Chapelle), le dimanche 20 février, à 14 h. 30.

LU pour vous par Roger Maria

Comment des S. S. à l'O. S. S., on crie : "VIVE MINDSZENTY" avec la bénédiction de la "Ligue Juive des États-Unis"

Toute la presse a été remplie, ces derniers jours, du procès du Cardinal Mindszenty. Notre ami André Lazar, dans le dernier numéro de *Droit et Liberté*, a retracé la carrière de ce haut prélat politicien, légitimiste, antidémocrate, complaisant à l'égard des Croix fléchées, le parti nazi hongrois, et, par conséquent, complice actif de l'antisémitisme.

Lazar a montré comment il s'était trouvé une Ligue américaine juive pour remettre un memorandum au Cardinal Spellman contre les atteintes à la dignité humaine dont le prince-primat serait victime de la part des « bolcheviks » hongrois.

M. Sol Bloom, président de la Commission des Affaires étrangères de la Chambre des Représentants des États-Unis, a lui aussi exprimé une protestation « solennelle » (toujours dans ces cas-là) à propos de la même affaire.

Et ce ne sont pas les seuls Juifs qui ont « choisi la liberté », dans un débat aussi net, d'approuver les responsables de l'antisémitisme et de combattre les démocraties populaires où tou-

tes les forces politiques progressives luttent activement contre les séquelles du racisme.

Bénis soient les S.S. hongrois

C'est pourquoi il est bon, à propos de cette grave affaire dont on n'a pas fini de parler, de mettre sous les yeux de tous des textes particulièrement éloquentes que l'on n'a guère cités dans l'ensemble de la presse. C'est ce que nous permet de faire le Livre jaune hongrois et les documents rendus publics par le procès.

Mindszenty parle (p. 13 du Livre jaune) :

Viktor Zoltan Toth, curé doyen de Devavanya, qui avait des sympathies pour les

« Croix-fléchées », et moi-même, nous avons convoqué, pour le 19 avril 1938, à Budapest, une conférence sacerdotale. Après les délibérations de cette conférence, nous avons publié un memorandum. Celui-ci fut rédigé par une commission de trois membres, dont je fis partie ainsi que Viktor Zoltan Toth et Zoltan Nyiszter. Il ressortait de ce document que la conférence avait pris position pour un programme national et social. Nous avons déclaré que nous tenions pour nécessaire de résoudre la question juive à l'instar des « Croix-fléchées » par des lois raciales. Nous avons fait ressortir que le Parti chrétien (Pa ti

Wolff), que nous soutenions, a jusqu'ici été le seul à faire voter l'unique loi raciste, appelée loi du « numerus clausus ».

Au fait, quelle était la race de Jésus ?

Plus loin, p. 84 du Livre jaune, il convient de relever ce passage d'un document du Cardinal :

Nous pouvons nous estimer heureux de ce que le grand « réservoir » juif de Galicie et de Bukovine, et les millions de Juifs des ghettos, aient été réduits, par les destructions de la guerre allemande, à 500.000 âmes environ.

Demandez donc au Juif qui lit *Le Figaro* ou *L'Aurore*, où l'on appuie le Cardinal, ce qu'il pense de ce texte.

(Suite page 10)

QUELQUE PART EN EUROPE

par
Michel DEBONNE



lage des fermes, sa façon d'estourbir les cochons, de dévaliser les carrioles isolées et aussi par l'attaque des véhicules.

Le camion file sur la route. Deux petits gosses d'à peine dix ans lui barrent le chemin. Il ralentit. Les gosses pleurent : « Emmenez-nous, M'sieur ! Emmenez-nous ! » Pendant ce temps, la bande, jusqu'alors cachée dans le fossé, grimpe sur la plate-forme, silencieusement. Le chauffeur est seul et redémarre. Tandis que le camion roule, deux grands, de chaque côté, descendent jusque sur les marchepieds. L'un d'eux étrangle le conducteur, en lui passant un nœud coulant de fil de fer autour du cou, tandis que son compère bloque les freins.

Tout cela pour s'emparer de son casse-croûte.

Ces gosses ne sont pas méchants, ni dépravés. Ils ont faim. Personne ne s'occupe d'eux. Ils veulent manger et ne savent pas qu'ils font mal.

Ce n'est pas l'avis des villageois qui les



poursuivent à coups de fusil. Nos héros s'enfuient dans la forêt. Là ils sont en sécurité. Mais il faut encore marcher, toujours marcher. Arrivés au bord d'une rivière, ils décident de la traverser pour aller plus loin. Une barque abandonnée danse au rythme du courant. Le chef, « Le Grand » comme on l'appelle (parce qu'on ne lui connaît pas d'autre nom) donne les instructions : « Ceux qui ne savent pas nager, dans le bateau, les autres, déshabillez-vous, mettez vos vêtements dans la barque et à l'eau. »

Presque tous se déshabillent et courent, nus, dans l'onde fraîche en s'ébrouant comme de jeunes animaux. Seul un gars est resté sur le bord, hésitant.

— Qu'est-ce que tu attends ? demande le chef.

— J'peux pas m'déshabiller.

— Et pourquoi ?

— Parce que j'suis une fille.

« Le Grand » reste un instant déconcerté : il ne manquait plus que cela ! Mais, comme le temps passe, au diable les explications : « Monte dans la barque » dit-il simplement.

LES enfants sont sortis du bois. Soudain, au haut d'une colline, ils aperçoivent un château féodal en ruine.

Ils décident d'envoyer deux garçons en reconnaissance. Le gros de la troupe attendra sous les futaies.

Les mioches atteignent le fort. Il semble habité, mais on n'y trouve personne. L'un d'eux s'aventure dans la grande salle. Il pousse une porte. O merveille ! C'est une cave, comme on peut en voir en rêve. Avec des saucissons, des pièces de viande fumée, des boules de pain, des bouteilles. De quoi manger pour les quarante affamés qui attendent là-bas sous les arbres. Il ne peut résister à la tentation. C'est trop beau. Il renifle une à une ces bonnes choses et pan ! d'un coup de dent, il entame le saucisson. Il ne dévore pas, il avale. Comme c'est bon. Un véritable conte de fée.

Brusquement, une lourde main s'appesantit sur son épaule. Il a beau ruser, se couer, mordre et donner des coups de pied, se débattre comme mille démons, la poigne est solide. On l'enferme dans un placard. Prisonnier.

La bande est rapidement prévenue. Un à un, les gosses grimpent vers les ruines. Dans la nuit, dans le silence, ils investissent le château, y pénètrent comme des ombres. L'unique habitant, un vieillard, dort sur sa couche. Les ombres fantomatiques se coulent vers lui, l'entourent et soudain c'est l'assaut. Ils crient, hurlent, bondissent. Une nuée de corps souples comme des reptiles se jette sur le pauvre homme, l'agrippe et le ficelle étroitement. Dans la joie, ils délivrent leur camarade qui tambourine de son placard et alors, tous se ruent vers la cave. Les saucissons sont arrachés, les planches vite dégrarnies, les bouteilles comme aspirées par des bouches goulues.

Les mains étreignent les morceaux de viande, cassent les goulots, les visages sont rouges de cris et de plaisir. Une orgie digne de pirates.

Plus tard, ivres et repus, ils se jettent à même le sol, sur la table, sur le piano, sous les fauteuils, sur les marches, sous les armures, contre les murs pour dormir. Non sans avoir essayé de pendre le vieillard — pour « rigoler » — qui ne dut sa vie qu'à l'intervention du « Grand ».

Seuls, en haut du grand escalier, le chef s'est retiré avec la fille. Ils bavardent.

— Je n'ai pas encore eu de rapport avec... « vous autres ». Elle se retourne et lui répond, doucement : « Moi si ! » Il n'y a pas de cela si longtemps. Ses

FILM RACONTÉ

parents, sa sœur, son frère, allaient être déportés comme les autres Juifs. A moins que... Elle s'est sacrifiée ; elle est passée dans l'autre chambre retrouver l'officier. Quand elle revint, les siens avaient disparu. Trompée, salie, désespérée, elle est retournée dans la chambre, a saisi le revolver et s'est vengée. Depuis, elle cherche à fuir l'horrible souvenir.

— Comment t'appelles-tu ?



— Eva. Il lui serre la main avec douceur. Entre eux s'ébauche en silence, une idylle très pure, très chaste.

Au matin, le Grand, s'aperçoit que le vieillard a disparu. Il secoue Kouksi. Le petit (il a sept ans au plus) se frotte les yeux :

— Qu'est-ce qui se passe.

— Est-ce toi qui l'a délié ?

— Oui, il me l'a demandé : il avait mal ! Les enfants, étonnés, craignant que le vieux ne les dénonçât au village, enferment Kouksi dans le placard en le qualifiant de traître, puis s'en vont guetter sur la route. Quand le silence retombe dans le château abandonné, la petite amie de Kouksi, s'approche du placard, tourne la clé et murmure :



— Sors Kouksi, sauve-toi.

— J'peux pas, j'ai pas le droit.

— Mais si, puisque je t'ai ouvert.

— J'suis prisonnier, j'ai pas le droit. Ferme la porte.

Les filles, ça ne comprend jamais rien ! Mais le vieillard est un brave homme. La misère des enfants l'a ému. Il revient du village où il n'a pas parlé, avec de grands sacs sur le dos et les bras chargés de boules de pain. Kouksi est libéré. La joie fait rayonner les visages des gosses.

La vie s'organise dans les ruines. Les enfants auxquels, paternellement, le vieillard a démontré l'utilité du travail, reconstruisent le toit, réparent les escaliers. Leur hôte est un pianiste français célèbre, qui s'est réfugié dans le château « parce qu'il avait osé penser ! »

Dans la journée, Pierre Simon (c'est le nom de l'artiste) joue. La musique étonne les enfants, puis les intéresse. Grâce à elle, Pierre Simon leur expliquera ce qu'est la liberté, comment on lutte pour elle et leur contera une magnifique histoire, celle de la *Marseillaise*, qui exaltera les enfants jusqu'à leur donner une raison de vivre.

Toute la bande prenant conscience de sa sécurité devient peu à peu une petite société. Un mouvement irrésistible de camaraderie unit désormais ces gosses entre eux.

UN jour, ils apprennent que l'Intendant de Police a capturé trois pauvres mioches qu'il a battus et brutalisés. Révoltés d'une telle injustice (— il les bat à cause de nous !) les gosses décident de se rendre, la nuit, à leur prison.

Et tandis que les douze coups sonnent dans le village endormi, cinq ombres se glissent le long du mur, sautent dans le jardin, grimpent sur le toit et une à une, silencieusement, retirent les tuiles. Ils réussissent à délivrer leurs trois camarades inconnus qu'ils ramènent triomphalement au château. Mais leur équipée aura de graves conséquences.

L'intendant de police et ses miliciens qui soupçonnent la vérité ont décidé d'attaquer les gosses. Ceux-ci songent d'abord à fuir. Mais Pierre Simon leur fait comprendre que la liberté se gagne et se défend. Alors ils vont défendre leur liberté. Ils consolident les portes, se barricadent à l'aide de poutres, d'arbres abattus, de pierres ramassées. Ils préparent les triques et les lances-pierres, imaginent mille moyens de défense, diverses armes naturelles. Ils postent des sentinelles.

Au petit jour, Pierre Simon a disparu. Personne ne sait où est allé le vieillard. Malgré tout, les gosses restent confiants. Bientôt les vigies signalent les miliciens qui grimpent vers le château armés de fusils, de gourdins et de fourches. Les gosses les laissent approcher et alors éclate une

vibrante *Marseillaise* dont le refrain est scandé par une grêle de cailloux. Des pierres énormes roulent sur les assaillants. Ceux-ci sont assommés, enveloppés de poussière, aveuglés, estourbis et battent rapidement en retraite.

KOUKSI, en petit gavroche qu'il est, triomphe sur sa barricade, se saisit de son harmonica et siffle le chant de la liberté. Hélas ! un sbire, caché derrière un arbre, tire.

Les miliciens lacérés se sont enfuis. Mais la victoire des quarante gosses leur coûte cher. Kouksi a été atteint d'une balle. Seul le médecin pourrait le sauver.

Le Grand réunit la bande : — Ce coup-ci, ce n'est plus un ordre, c'est une prière : qui descend au village avec moi ?

La chose est d'importance. Ils savent que s'ils descendent ils ne pourront plus remonter. Mais tous répondent comme un seul homme : « On a toujours été ensemble, on restera ensemble ! »



Et la bande descend vers le village, portant Kouksi qui râle sur son brancard. Le médecin se penche sur le petit blessé. Il fera tout pour le sauver.

L'Intendant de Police, entouré de ses miliciens, a conduit les gosses à l'école pour les juger. Représentant l'ancien régime à l'agonie, il va les menacer des châtements les plus exemplaires, de prison, de maison de correction, de peine de mort même. Il veut se venger de sa défaite, de la défaite nazie, sur les enfants. Ils les interrogent, mais ils ne savent plus rien de leurs parents. Ils ne se souviennent même plus de leur nom. Ils n'ont plus de maison, plus de foyers, pas de papiers. Rien...

L'Intendant ricane. Il est le maître absolu. Il va rendre le verdict impitoyable.

Soudain la porte s'ouvre. Pierre Simon apparaît.

— Qui ose les accuser ici ? Ils ne sont pas responsables de la guerre, de la misère, de la faim, du désespoir.

L'Intendant lâche pied. Il bégaye :

— Mais ce sont des vagabonds, sans domicile...

— Ah ! Ils n'avaient pas de domicile ?



Ils en ont un maintenant : le château ! Et il jette des pièces sur la table. Le milicien s'en saisit. Il ne reconnaît pas les cachets, les signatures. Tout est nouveau pour lui.

OUI, tout est nouveau. A la ville, cela a changé. Les forces populaires ont jeté à bas l'ancien régime. Une vie nouvelle, plus juste, s'organise. Le milicien et les siens sont des oppresseurs ; ils n'en ont plus pour longtemps. Ce sont eux qui à leur tour seront jugés.

Les enfants, libres pour de bon, pour toujours, vont rejoindre Kouksi. Mais Kouksi agonise. Kouksi va mourir.

Tous ses camarades l'entourent et lui content leur merveilleux avenir. Le château est à eux. Ils ne seront plus poursuivis. Ils pourront être libres, travailler, manger, jouer, apprendre, devenir des hommes. Et les yeux de Kouksi, au dernier moment, refléteront un irrésistible triomphe.

Les enfants remontent au château maintenant leur appartement. Ils remercient et saluent Pierre Simon ; celui-ci va par-



tir à travers l'Europe vers de nouveaux concerts. Et, tandis qu'il s'éloigne, un groupe de gosses, au pied de la colline, agite des mouchoirs. Doucement, puis de plus en plus enthousiaste, jaillit la *Marseillaise*. Et avec elle, renaîtra l'espoir.



QUELQUE part en Europe, alors que la guerre va bientôt s'achever, les pays qui bordent le Danube sont dévastés, pillés, rasés, vidés de leur cheptel, de leurs récoltes, de tous leurs produits. Après l'occupation, il y règne la misère, l'angoisse des dernières déportations, des bombardements intensifs, des exécutions raciales.

En haillons, souvent orphelins, affamés, mais vivants, des enfants sont sortis saufs par miracle de la tourmente. Ils restent comme des chiens fidèles auprès des ruines de ce qui fut leur foyer. Ils ont faim. Ils ont soif. Et cette faim et cette soif les chasseront des ruines, les pousseront sur la route, droit devant eux. Partis isolément, ils se rencontreront sur les chemins, le plus grand deviendra protecteur du plus faible. Et puis, ils seront une bande. Pour vivre, ils voleront dans les fermes, dans les champs. Si un groupe affamé en rencontre un autre plus chanceux, ce sera la bagarre. Avec la joyeuse inconscience de la jeunesse, la lutte à coups de poings deviendra une partie de plaisir. Et quand ils se seront bien battus, bien fatigués, les



yeux pochés, les vêtements en lambeaux, alors ils se laisseront tomber au bord du fossé — tous ensemble — et, à belles dents, déchireront le maigre quignon de pain.

AINSI, dans tous les pays, des bandes grossissent, se multiplient. L'une d'elles, surtout, est renommée pour le pil-



LES POURPARLERS DE RHODES TRAINENT EN LONGUEUR, LES INTRIGUES DE WASHINGTON VONT BON TRAIN

LES dépêches de presse n'apportent pas beaucoup de clarté sur l'état des négociations entre l'Égypte et Israël, qui ont lieu actuellement dans l'île de Rhodes. Mais de la lecture des journaux anglais jaillit la lumière ! Ainsi, l'hebdomadaire *Spectator* déclare : « Si les négociations en cours à Rhodes sont couronnées de succès, elles marqueront le début des nouvelles difficultés que rencontreront les Anglais et les Américains dans le Proche-Orient ».

Cet aveu se retrouve dans le *Times* qui rappelle qu'au XIX^e siècle la Grande-Bretagne considérait l'existence d'un Empire ottoman comme indispensable à ses intérêts stratégiques : de même aujourd'hui l'Empire britannique doit veiller au maintien du « système des États arabes ».

Dans ce but, le « Times » propose que l'Angleterre et les États-Unis s'entendent sur un plan commun dans le Proche-Orient. Ce dernier appellerait « une attention vigilante » sur tout ce qui concerne la Turquie, comporterait la reconnaissance par les États-Unis de « l'importance du système des États arabes » et, partant de ces deux conditions essentielles, une convention commune sur les frontières de l'État d'Israël.

NOUVELLE INTRIGUE A WASHINGTON

On sait que l'« Export-Import Bank » a annoncé, à la veille des élections israéliennes, que le gouvernement Ben Gourion se verrait prêter 100 millions de dollars.

Or, tandis qu'à Rhodes les pourparlers traînent en longueur, à Washington, en marge du Conseil de Sécurité, et, une fois de plus, au mépris de la décision du 29 novembre 1947, une nouvelle intrigue de grande envergure se noue, à la suite de tant d'autres, contre l'État d'Israël, pour imposer une emprise totale des Anglo-Américains sur la Palestine.

Le *Daily Express*, qui confirme l'existence de ces négociations de Washington, donne quelques aperçus sur le projet de la prétendue garantie des frontières des États du Proche et Moyen-Orient.

Il s'agirait d'« internationaliser » la ville de Jérusalem, le port de Jaffa, ainsi que la route qui relie ces deux villes. Bien entendu, pour que cette « interna-

par **Joseph André BASS**

tionalisation », qui sent le pétrole, soit respectée par ces méchants Juifs et Arabes qui ne peuvent pas s'entendre à cause de l'ancêtre Abraham et de ses femmes Sarah et Agar, les troupes anglo-américaines seraient appelées, et des bases militaires, déjà installées ou en cours de création sur les territoires des « États arabes », seraient complétées par de nouveaux points stratégiques dans l'État d'Israël.

Selon ce plan, la Palestine serait à nouveau occupée par les troupes britanniques, auxquelles les troupes américaines viendraient donner leur appui.

AUTRE APPEL A L'AIDE AMERICAINE...

Mais déjà les Égyptiens semblent comprendre dans quelle aventure ils ont été jetés par la Grande-Bretagne lorsqu'ils ont pris les armes contre Israël.

Pendant qu'ils guerroyaient contre le nouvel État et se fai-

saient battre, le Soudan, qui devait se fédérer à l'Égypte, voyait se prolonger l'oppression colonialiste britannique, et, sous prétexte d'aide militaire, l'Égypte sentait se renforcer l'emprise anglaise.

En Irak, en Syrie, au Liban, cette guerre contre Israël a donné des armes contre les démocrates de ces pays, les camps de concentration s'agrandissent et les internés sont désignés par les officiers anglais de renseignements.

Le conservateur *Daily Telegraph and Morning Post* commentant les débats sur les événements en Palestine qui ont eu lieu à la Chambre des Communes le 26 janvier dernier, écrit que :

« Churchill et Bevin ne sont probablement pas ou ne doivent pas être des adversaires dans les questions de la politique du Moyen-Orient, comme ils se considéraient eux-mêmes le 26 janvier, il y a beaucoup de points communs entre la position du gouvernement et l'attitude du chef de l'opposition. »

Les hostilités entre l'État d'Israël et les États arabes, provoquées par la politique britannique, ont été en réalité pour M. Bevin un des moyens de retarder la pénétration du capitalisme monopoliste américain sur ce terrain gardé de l'impérialisme anglais.

La résistance des Juifs palestiniens a fait échouer cette tentative. Pour l'ensemble de toutes les tendances militaristes de la Grande-Bretagne — représentées aussi bien par Winston Churchill, vieil homme d'État conservateur particulièrement habile à défendre les intérêts de sa caste et de sa classe, que par Ernest Bevin, homme d'État travailliste, maintenant parfaitement d'accord sur l'ensemble de la politique réactionnaire extérieure — il s'agit maintenant d'appeler à l'aide, contre la libération nationale de tous les peuples d'Orient, le nouveau maître américain.

C'est dans ce sens que M. Bevin a salué la déclaration « le quatrième point de M. Truman » relatif aux « régions arrières ».

Et déjà M. Harriman, ambassadeur itinérant du plan Marshall, est chargé d'« aider » les États du Moyen-Orient.

LE REVERBERÉ

Des choux pour les vaches

Je préfère la viande aux légumes. N'en déplaise à mes amis végétariens. Mais l'actuelle loi de la jungle qui règne au royaume des salaires, confère à nos tubes digestifs des obligations dont ils se passeraient volontiers. Celle de mastiquer force légumes, par exemple. Cela coûte moins cher.

Reste à définir ce que moins cher veut dire. Et là, je m'adresse aux ménagères horrifiées qui se complaisent chaque matin à la lecture des étiquettes épinglées aux flancs des petites voitures.

La rue monte en flèche vers le ciel. L'autobus joue les éléphants pleins de grâce, et se fraye à grand-peine un passage dans la cohue. Sur les trottoirs, deux catégories de ménagères. Celles qui traînent péniblement des cabas croulants de victuailles aux chaudes couleurs. Ma femme n'est pas de celle-là ; la vôtre non plus, probablement.

Et puis il y a nos femmes. Ce qui n'est pas le fruit d'un raisonnement par l'absurde. Elles parcourent le marché d'un bout à l'autre, à l'affût de l'occasion. Le cabas tire tristement la langue, sautillant à bout de bras. On hésite à manger du chou-fleur, on se rabattrait sur la salade, mais la pomme de terre l'emporte.

Pourtant... Pourtant, il est un pays de Cocagne où les vaches grasses s'engraissent pour le plus grand bien des vétérinaires. Car trop manger est nuisible.

Flânant à travers prés, vous tombez sur ces bestioles au pis lourd de lait, brouillant choux et carottes à même le sol. Si vous vous déplacez en voiture, vos pneus jouent les pressurées sur d'immenses tapis d'oignons qui recouvrent les routes.

Les vieux du pays ne prennent plus la peine de glâner. Le malheur des uns...

Tandis que les cultivateurs de ce même pays s'écrient : — L'année est maudite parce que trop belle. La récolte dépasse peut-être nos espérances. Mais elle ne fut pas mauvaise l'an passé. Aujourd'hui, plus de débouché. Nous sommes tenus de labourer des champs où la récolte n'a pas été faite. Pour y semer autre chose. On ne veut plus acheter nos pommes de terre, nos oignons, nos carottes.

Le citadin s'étonne et déclare en toute candeur :

— J'adore le chou-fleur. Mon épouse se refuse pourtant à m'en faire cuire. Trop cher, dit-elle. Comment expliquez-vous cela ?

De deux choses d'une : le citadin est un homme réfléchi et il sait. S'il est ignorant, je veux espérer qu'il lira ce qui suit.

— Expédier cent kilos de choux à la ville coûte aussi cher qu'en acheter cinq cents. Quant à notre gouvernement — béni soit-il — un ver solitaire appelé « budget-crédit-militaire » dévore des multitudes de taxes et d'impôts dont nous sommes, avec vous, les premières victimes. Dans un autre domaine, lorsque vous achetez chez le charcutier un kilo de jambon, vous versez cent cinquante francs de taxes au ver solitaire. Le vermifuge n'y changera rien. Les légumes jouissent de privilèges semblables. Auxquels vous devez ajouter de gentilles marges bénéficiaires réservées aux nombreux Mercure qui figurent le pont aérien entre vous et moi.

— Mais alors, demande le citadin dont la candeur se désagrège lentement ?

— Tendons-nous la main. Le pont aérien en verra trente-six chandelles. Le ver solitaire suivra.

A propos, et ce pays de Cocagne ?

La Bretagne, pour vous servir.

Jacques Friedland.

BULLETIN ÉCONOMIQUE

En 2 mois : 505 faillites

par L. JUST

AU risque de passer pour des oiseaux de mauvais augure, nous n'avons pas craint, dans nos précédentes rubriques, de présager un avenir assez noir, et la première phase de la crise économique, dans laquelle nous venons d'entrer, ne fait que confirmer nos prévisions.

La pénurie a pratiquement disparu et les magasins sont achalandés comme avant guerre. Mais cette abondance coïncide avec une hausse généralisée des prix et une diminution sensible du pouvoir d'achat.

Cette situation devrait provoquer dans les mois à venir une baisse des prix que souhaitent ardemment consommateurs et fournisseurs, mais il est à craindre que la situation actuelle n'entraîne à la faillite un grand nombre de petites entreprises, qui ne peuvent supporter de tels soubresauts, et dont nos dirigeants souhaitent — comme nous l'avons si souvent répété — la disparition, estimant leur nombre beaucoup trop élevé. (Nombre de faillites en décembre et janvier : 505.) Durant les années de guerre et celles qui ont suivi, l'usage du crédit avait pratiquement disparu ; puis sont venues les hausses, la fiscalité écrasante, les trésoreries se sont rapidement taries et il a fallu recourir aux méthodes de crédit d'avant guerre. C'est alors que le Gouvernement a créé le Conseil national du Crédit (nous reviendrons, dans notre prochaine chronique, sur le fonctionnement de cet organisme omnipotent) dont la politique actuelle est de resserrer encore les cordons de la bourse. L'échéance de janvier a été la plus mauvaise depuis des années, de nombreux petits débiteurs n'ayant pu satisfaire à leur signature.

Et nous assistons à un étrange paradoxe : l'État, qui dilapide sans vergogne les fonds dont il a la gestion, a recours, pour assurer ses propres échéances, à la méthode qu'il interdit d'appliquer aux entreprises privées et fait appel au crédit public en lançant l'Emprunt de la Reconstruction.

Il y a quinze jours que cette opération financière a commencé et nous sommes bien loin du triomphe annoncé ; à l'heure actuelle les communiqués annoncent 75 milliards de souscription en argent frais et, comme nous le prévoyions dans notre dernier numéro, devant les difficultés rencontrées (les meilleurs des citoyens étant à sec), le Ministère des Finances a dû adresser aux banques une circulaire leur indiquant que pour favoriser les souscriptions, on devait éviter que des renseignements concernant l'identité des personnes pussent être exigés lorsqu'un souscripteur entendait garder l'anonymat.

Ainsi, une fois de plus, les fonds acquis au marché parallèle vont se trouver « officialisés ».

Présentation de la nouvelle revue des Socialistes Unitaires :

CAHIERS INTERNATIONAUX

Il vient de paraître, il y a quelques semaines, le premier numéro d'une importante revue théorique représentant le courant socialiste unitaire du mouvement ouvrier.

Les noms qui apparaissent, soit dans le comité de patronage, soit dans la rédaction de ce numéro de lancement, suffisent à marquer l'intérêt tout à fait nouveau que représentent les *Cahiers* et le rôle de premier plan qu'ils sont appelés à jouer dans l'unification agissante du mouvement ouvrier et progressiste dans tous les pays.

Cette initiative se produit après les épreuves de la guerre et de la Résistance et les expériences d'après Libération qui ont conduit les socialistes à procéder à un examen de conscience général, tenant compte de cette unité de fait que le fascisme avait imposée au mouvement ouvrier en exerçant une répression massive contre les militants communistes et socialistes. Après la défaite allemande les deux partis principaux de la classe ouvrière se trouvaient en face de tâches nouvelles, constructives, dans les pays de l'Europe de l'Est, où l'unité se bâtit plus aisément que dans les autres pays qui subissaient une pression impériale accrue. Toutefois, en France, et surtout en Italie, un parti socia-

liste unitaire pouvait se constituer permettant de renforcer le front démocratique et la lutte anti-impérialiste.

Ces circonstances expliquent le grand intérêt de cette revue qui reflète ainsi un vaste regroupement porteur de grands espoirs.

Dans le numéro 1, nous remarquons : Pietro Nenni, Lelio Basso, Umberto Terracini, Alain Le Leap, Jean-Maurice Hermann, Gilles Martinet, Zillicus, D.-N. Pritt, Georges Bourgin, Jean Durret, Isabelle Blume, Jean Brubat, Jean Zyromsky, Oscar Lange et Yves Farge.

Ce numéro contient, entre autres :

— L'éditorial de Lelio Basso sur le problème de l'unité ouvrière, que l'ancien secrétaire général du Parti socialiste italien pose en termes excellents.

— Un essai étincelant de finesse en même temps que d'une grande solidité politique d'Umberto Terracini, dirigeant du parti communiste italien (dix-huit ans de prison et de déportation), sur la noble figure d'Antonio Gramsci, fondateur du P.C.I.

— Une présentation magistrale due à Victor Samaret (pseudonyme d'un des meilleurs journalistes de politique internationale

d'aujourd'hui) des questions soulevées à la dernière session de l'O.N.U.

Nous signalons particulièrement aux lecteurs attentifs (p. 93, col. 2) une analyse très documentée du cas de la Bolivie, dont le représentant, M. Costa du Rels, proposé par M. Robert Schuman, ministre des Affaires étrangères de France, a été élu vice-président de la commission politique de l'O.N.U. (la plus importante) contre M. Vladimír Clementis, chef de la délégation tchécoslovaque. C'est un de ces choix qui démasquent tout un monde.

L'étude de Victor Samaret est bourrée d'informations utiles, de citations bien choisies et ses analyses et démonstrations touchant les problèmes les plus complexes apportent une clarté définitive.

Retenons encore la formule par laquelle il montre que le seul rideau de fer réel est celui que les pays de démocratie populaire et l'U.R.S.S. ont abaissé devant les investissements de capitaux étrangers.

Nous souhaitons que cette revue réponde à l'attente des milieux socialistes et plus généralement progressistes, qui veulent l'unité, les conditions de l'unité et les fruits de l'unité. R. M.

Spectacles ARTS Lettres

LES DEUX FRANCE

UN pétainiste, c'est un partisan de Pé-tain. Un évolution-niste, c'est un par-tisan des doctrines d'évolution. Un défaitiste, c'est... Et, pourtant, dans nos souvenirs scolaires, un humaniste est un de ceux qui, au XVI^e siècle, ressuscitèrent les lettres antiques, et nullement un partisan de l'homme. Voilà un mot qui, en apparence, est bien loin de son étymologie.

Le 22 décembre 1894 Alfred Dreyfus est condamné à la dégradation perpétuelle pour un crime que ses juges sont les premiers à savoir qu'il n'a pas commis.

Sylvestre Bonnard continue de fureter dans les boîtes des bouquinistes. Rue du Cherche-Midi, une conspiration monstrueuse assassine lentement un homme. Une machine inhumaine, aveugle, qui prétend s'appeler honneur de l'armée, intérêts supérieurs de la Patrie, mais qui n'est autre qu'un des aspects les plus révoltants de l'appareil militaire de l'Etat bourgeois, se prépare à écraser quelqu'un.

Mais Sylvestre Bonnard n'est

pas seulement un bibliophile. C'est aussi un homme, auquel sa sensibilité inspire l'horreur de toute souffrance. Et peu à peu, il se rend compte que la souffrance de l'homme ne peut trouver de soulagement que dans une solution essentiellement humaine. Cette solution n'a jamais porté qu'un nom : socialisme. France comprend qu'en contribuant au salut sur cette terre, d'un être humain opprimé par une machine inhumaine, il sera au sens propre, au sens profond, un humaniste. Il sera un partisan de l'homme. Et dès lors, il n'hésite plus : brusquement, les quatre volumes de l'*Histoire Contemporaine* révèlent un nouvel Anatole France, Sylvestre Bonnard s'est joint aux cortèges qui conspuent « l'armée », leur armée, et acclament le président dreyfusard Emile Loubet. Veut-on persécuter, dans la personne de Dreyfus, tout un groupe d'humains et transformer ce meurtre en massacre collectif ? C'est aussitôt de ce groupe, de cette collectivité d'hommes opprimés que notre humaniste prendra la défense. Dans l'*Anneau d'améthyste*, Sylvestre Bonnard est devenu M. Bergeret ; et dans une discussion avec un hobereau, M. de Terremonde, c'est de toute la « géopolitique », c'est de toute la « science » criminelle des Rosenberg et des Mon-

andon qu'il fait, quarante ans d'avance, le procès :

« — Il y a incompatibilité entre les Français et les Juifs, affirme M. de Terremonde. L'antagonisme est irréductible. C'est affaire de race.

— Je crois au contraire, dit M. Bergeret, que les Juifs sont extraordinairement assimilables et l'espèce d'hommes la plus plastique et malléable qui soit au monde. Et puis, je tiens pour mauvais qu'on fasse des distinctions de races. Ce n'est pas la race qui fait la patrie. Il n'y a pas de peuple en Europe qui ne soit formé d'une multitude de races confondues et mêlées.

« Ne restaurons point les préjugés barbares. Ne recherchons pas si un homme est juif ou chrétien, mais s'il est honnête et s'il se rend utile à son pays ».

Lequel est le plus humaniste ? Le France d'avant « l'Affaire », retranché dans la tour d'ivoire d'un égoïsme d'autant plus lâche qu'il se paraît de noms glorieux ? ou le France auquel l'« Affaire » avait fait prendre conscience de l'existence d'une humanité en lutte, le France qui déclarait :

« Politique et littérature se confondent. Croyez-vous que ce soit une supériorité, chez ceux qui noircissent du papier, de s'iso'ler dans un petit coin pour regratter des syllabes, rapetasser des épithètes et fourbir ses périodes sans s'inquiéter de l'humanité qui les entoure ? C'est plutôt une infirmité, je pense. Il est bon que l'écrivain tressaille des angoisses communes et se mêle quelquefois des querelles de la vie publique ».

Michel COUR.

LE CINEMA

par Josette WOLNY

ALLEMAGNE ANNEE ZERO

(Italien)

C'était un pays oppresseur. C'est aujourd'hui (nous sommes en 1945) un peuple vaincu, déprimé, abattu.

Les ruines sont le squelette de ce qui fut Berlin. Et dans ces ruines passent, travaillent, mangent, dorment, vivent et meurent les divers personnages du film ; on s'entasse à plusieurs dans les petites pièces d'un même logement. La misère semble totale. Les produits sont

En fin de compte, désorienté, repoussé, seul, sans perspective aucune, sans joie et sans amis, ayant perdu sa jeunesse, cet enfant se penchera au dessus du vide et s'y laissera tomber... Ce ne sera plus qu'un petit corps crispé sur le bitume.

Ce film étonne désagréablement quand on sait qu'il a été tourné par Rossellini, réalisateur de « Païsa » et de « Rome ville ouverte ». Parce que Rossellini tient à présenter un document sans prendre position personnellement. Or, il est impossible et inadmissible de ne pas prendre position. Le problème allemand est un problème politique. Il ne s'agit pas de s'apitoyer !... Si les Allemands sont à l'heure actuelle dans cet état, ce n'est pas un fait du hasard, mais une suite logique du fascisme. S'ils n'avaient pas pratiqué (et à quelle échelle !) le racisme, l'impérialisme, le militarisme ; si l'Allemagne n'avait été, des années durant, un pays où régnaient l'oppression, la terreur, la délation et la tuerie, les Allemands n'en seraient pas là.

Mais alors, ce n'aurait pas été le nazisme.

LA MAISON DE MON PERE

(Israélien)

C'est le premier film tourné en Israël.

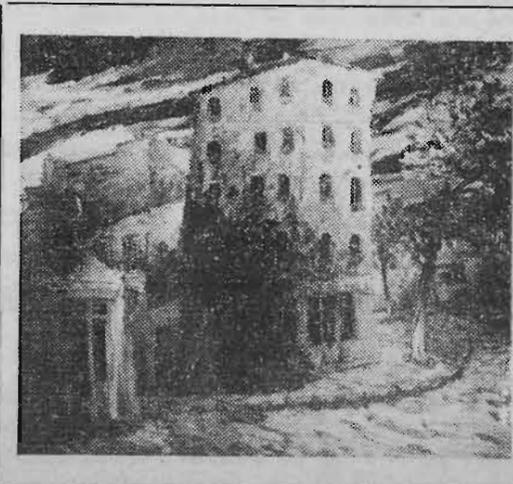
Un débarquement clandestin en terre d'Israël. Parmi les immigrants : un garçon. Jeune Polonais, il put s'enfuir. Mais avant sa fuite

la famille s'était donné rendez-vous : « après la guerre, tous ceux qui restèrent se chercheront en Palestine ».

Sorti vivant, il cherchera les siens. Sans les trouver. Il traversera les coopératives, visitera les mines, se promènera à travers les villes. Toujours aidé, toujours soutenu, mais en vain, les siens ne sont plus. Il sera adopté par de braves gens, car si le malheur frappe souvent durement au cours d'une existence, il reste malgré tout la vie, avec son pouvoir attractif, ses joies et ses enthousiasmes.

S'il faut porter un jugement sur ce « premier film israélien », ainsi que l'indiquent les panneaux publicitaires, ce serait plutôt un jugement favorable, tant pour la simplicité des acteurs (dont le jeu va parfois jusqu'à la naïveté), pour la beauté de certaines images, que pour la recherche technique des plans et l'optimisme qui tend à se dégager de cette bande.

Mais, et là est notre grief, si l'on y traite du travail et de la solidarité des communautés juives et si l'on y démontre la fraternité du peuple judéo-arabe, on laisse volontairement de côté, semble-t-il, tout l'aspect actuel de la Palestine au profit de vieilles traditions juives, telles que le sabbat. Et c'est regrettable !



« Ménilmontant » une toile de Schwarz - Abrys, remarquée à la galerie Allard.



Le Théâtre Juif de marionnettes « Haki-Baki » présente ses spectacles le samedi et le dimanche, 9, rue Guy-Patin.

LE THÉÂTRE

par Roger MARIA

L'INCONNUE D'ARRAS

On connaît les origines pirandelliennes de cette neuvième pièce d'Armand Salacrou qui lui assurait, en novembre 1935, une consécration de grand auteur dramatique qui ne devait plus se démentir.

Un homme se suicide. On sait que dans la fraction de seconde où s'effectue la transition de la vie à la mort, le suicidé peut revoir, dans un état qui n'est pas la mort, mais qui n'est plus la vie, son passé se dérouler à un rythme accéléré, en même temps que curieusement sélectif, des souvenirs qui jalonnent l'existence d'un homme.

C'est cette vision déformante par rapport à nos habitudes de vivants que Salacrou traduit en trois actes, suivant un découpage qui malgré son caractère insolite paraît tout naturel. Cette vertu de rendre vraie, tangible, la symbiose de la vie et de la mort est un des plus précieux apports de l'auteur des *Nuits de la colère* au théâtre contemporain.

La mise en scène, les décors volontairement réduits au minimum, le jeu suggestif des éclairages sont dus à Gaston Baty et ne méritent que des éloges. L'interprétation aussi, dont se détachent Denise Noël et Jacques Charron. Henri Rollan, qui joue le rôle principal, n'a peut-être pas la voix et le style dramatique qui conviennent à ce rôle.

LES TEMPS DIFFICILES

Une pièce dure, comme l'époque (« les temps difficiles »... de la crise, aux alentours de 1934) qu'elle peint ; sinistre et cruelle, comme le milieu de grands bourgeois dont elle exprime les mœurs ; solide, satirique et, tous comptes faits, pleine de santé comme son auteur Edouard Bourdet.

Dans la grande tradition des drames « bourgeois » : *Le Faiseur*, de Balzac, *Le Gendre de M. Poirier*, d'Emile Augier, *Les Corbeaux*, d'Henri Becque, *Les Affaires sont les affaires*, d'Octave Mirbeau, Edouard Bourdet a produit là une œuvre durable, car elle est pleinement caractéristique d'une classe donnée à une époque donnée ; et c'est peut-être un tort que de l'avoir adaptée aux conditions d'aujourd'hui en multipliant les sommes citées à plusieurs reprises par 15 et 20. Car *Les Temps difficiles* datent visiblement et il est normal qu'il en soit ainsi. La vérité c'est que de Louis-Philippe à Napoléon III, de Méline à Poincaré et d'André Tardieu à Laval et à M. Robert Schuman, la bourgeoisie française n'a cessé de dégringoler de démissions en supercheries, oubliant même les valeurs qui firent sa grandeur, inhumaine peut-être, mais efficace.

Le thème est simple : la crise menace de ruiner une grande famille bourgeoise ; l'homme de tête de l'affaire, pour sauver la situation, renoue avec son bohème de frère qui a été renié vingt ans plutôt pour mésalliance. Jérôme Antonin-Fauré (c'est le nom de l'homme de tête) poussera alors la fille de son frère, jeune et belle, à épouser le plus gros héritier de la région. Bob Laroche, qui est dégénéré. Elle acceptera. La situation sera sauvée. Peu de temps après, les Laroche, à leur tour, sont ruinés. Fin désenchantée, sans prolongement, à la Molière.

La pièce a les épaules solides ; elle se déroule avec beaucoup de force et selon un enchaînement de situations intelligemment amenées et d'une vraisemblance familière.

L'interprétation est sans défaut ; il faudrait nommer tous les comédiens sans exception pour être juste. Bornons-nous à citer les deux frères : le capitaliste (Louis Seigner), le bohème (Jean Debucourt) et le fils de famille dégénéré (Julien Bertheau), la truculente et sensible Béatrice Bretty, Mony Dalmès, Germaine Rouer, Henriette Barreau.

Une soirée qui n'est peut-être guère tonique, mais à coup sûr bien remplie, sans ennui et pleine d'enseignements sur le drame de notre temps.

LA COURSE AU TRÉSOR

Une maison POUR NOS ENFANTS

Il faut que nos gosses puissent passer leurs prochaines vacances dans un cadre sain et agréable.

Depuis des jours et des jours, je parcourais, à la recherche de la Maison Idéale, nos montagnes de France...

J'étais allée dans les Vosges, dans le Jura, dans le Massif Central et me trouvais maintenant dans les Alpes. Que de beaux paysages, que de sites merveilleux, mais aussi, pour moi, que de déceptions !

Cet hôtel du ballon d'Alsace ? Charmant, mais situé en bordure d'une route nationale : Attention, danger ! Ce petit manoir du Jura niché dans un coin de verdure et entouré de fermes ? Non : trop étroit pour loger tout notre monde. Ce chalet d'Auvergne ? Ses fenêtres sont bien trop petites. Ce vaste château dauphinois, dans une région pleine de promesses d'excursions ? Réflexions faites, malgré les 650 mètres d'altitude : insuffisamment ensoleillé.

Dans les « Savoies », comme disent les gens du pays, j'en avais fait des kilomètres, du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, interrogeant ici et là les pouvoirs publics, les amis, les inconnus !

J'allais me décourager lorsqu'un beau matin...

Questionnant, au hasard d'une rencontre, le délégué syndical d'une usine de Savoie :

— Je cherche, lui dis-je, dans cette région, une propriété sise à 700 mètres d'altitude et pouvant abriter une centaine d'enfants de fusillés et de déportés. Est-ce que vous ne connaissez pas cela !

— Vous savez, c'est bien difficile à trouver. On a déjà tellement prospecté...

— Pourtant, il me faut trouver quelque chose ! Nous avons des foyers dans lesquels, tout au long de l'année, nos enfants travaillent avec acharnement : ils méritent bien, l'été venu, de passer quelques semaines au grand air pur des montagnes...

— Ah, vous avez des foyers ? Eh bien, nous en avons un, nous aussi, dans notre département. Les enfants y sont rudement bien élevés, ils ont retrouvé là la joie de vivre. C'est un vrai plaisir de les voir.

— Nous en avons un également dans le département... M'interrompant il lance un nom...

— La nôtre est à Aix-les-Bains !

« Leur » foyer et le « nôtre » ne faisaient qu'un !

J'ai constaté avec fierté que le bon fonctionnement de la maison d'Aix lui valait d'être appréciée et connue au delà de notre organisation, à tel point que la population savoyarde confond dans une même pensée notre foyer, nos enfants et leurs enfants, les enfants de Savoie et les enfants de France.

Au cours de mes voyages j'ai acquis la certitude que nos efforts étaient justes, et surtout j'ai pu me rendre compte que nous ne sommes pas seuls dans la lutte pour leur bien-être.

Dans l'Est, chaque dimanche est utilisé par nos amis à travailler à la colonie pour améliorer, agrandir, embellir. Nos amis de Clermont, veulent aussi « leur » colonie. Eux non plus ne ménagent pas leur peine.

Nous pouvons dire que partout où nous passons, nous trouvons ce même souci, ce même dévouement.

Ayez confiance, chers Nicole, Monique, Paulette et vous Raymond, Maurice, Georges, et tous les autres...

Vous aurez votre cure de soleil et de bonheur.

Hier dans la réussite d'un bal.

Aujourd'hui, dans la kermesse.

Demain, dans la campagne des millions !

FLORA.

STUDIO DE L'ETOILE

14, rue de Troyon - ETO. 19-93

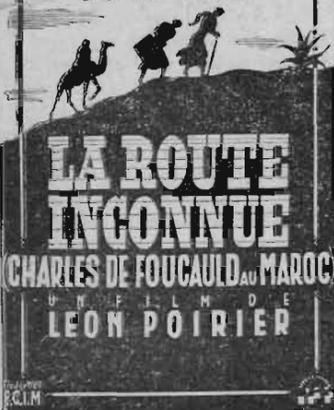
PRESENTE
EN EXCLUSIVITE

VARVARA

UN AUTHENTIQUE
CHEF-D'ŒUVRE RUSSE

FILM EN VERSION ORIGINALE

COLISEE-AUBERT PALACE
CAUMONT THEATRE



Ce film retrace l'apport des communautés juives à l'œuvre de Charles de Foucauld au Maroc

Le 25 février, en soirée,
à la Salle Pleyel,

Le Comité Français de Défense des Immigrés (C.F.D.I.) commémorera l'anniversaire de la mort de 23 immigrants résistants.

De nombreux orateurs prendront la parole et des vedettes immigrées sont inscrites au programme artistique et culturel qui fera suite.

La Commission Centrale de l'Enfance a le plaisir de remercier vivement les amis de la Société de Zichron Israël, 2, passage Penel, pour le don de 5.420 fr. qu'ils ont remis à nos foyers par l'intermédiaire de notre dévoué ami M. Félix, du 48.

La Commission Centrale de l'Enfance remercie vivement ses dévoués amis du Comité du 14^e arrondissement qui ont organisé ce magnifique bal du 23 janvier, au profit de ses Foyers d'Enfants.

Nous ne citerons pas tous les noms, trop nombreux, mais nous disons à tous merci, nos enfants peuvent compter sur vous.

La Commission Centrale de l'Enfance.

15 jours à peine
nous séparent de la

GRANDE KERMESSE

qui se déroulera les 4, 5 et 6 mars 1945, dans les Salons de l'Hôtel Moderne, place de la République.

AU PROFIT DE NOS FOYERS D'ENFANTS DE FUSILLÉS ET DÉPORTÉS

Faites un dernier et grand effort !

Apportez-nous les dons qui enrichiront nos stands !

Allez voir vos amis pour qu'eux aussi participent à la préparation de la Kermesse !

ENEZ TOUS A LA VENTE POUR PROFITER DES BELLES OCCASIONS !

Assistez nombreux au GRAND BAL DE NUIT qui aura lieu LE SAMEDI 5 MARS, dans les Salons de la Kermesse !

La Ligue Juive des États-Unis et le Cardinal Mindszenty

Toujours dans le même document :

En fixant le terme de la continuité légale au 19 mars 1944, on peut congédier de tous les offices publics les fonctionnaires dont la nomination est ultérieure à cette date. On peut et on doit donc licencier tous les Juifs et demi-Juifs. Il va de soi que ces fonctionnaires ne seraient pas congédiés comme Juifs, mais parce que la date de leur nomination est ultérieure au 19 mars 1944.

Cette fois, c'est Tartuffe qui parle.

Pour ceux qui n'auraient pas encore compris

Les défenseurs juifs du Cardinal de la réaction antijuive sont d'ailleurs en bonne compagnie, tant il est vrai que la trahison n'a ni frontières, ni race, ni religion.

(Suite de la page 5)

Un exemple, entre cent autres : Le Monde du 15 janvier (ohé ! M. Remy Roure) a publié un long article - interview signé François Honti et consacré tout entier à innocenter le prince-primate dont nous venons de citer la prose criminelle.

Or, qui est ce Franz Honti auquel M. Roure et ses amis offrent une copieuse hospitalité comme au provocateur que nous avons déjà signalé ?

Ce Hongrois, qui vient donner aux Français des leçons de démocratie était, pendant l'occupation attaché de presse à la Légation (pro-nazie) de Hongrie à Paris. Grand ami de Xavier Vallat, il fut l'un des promoteurs de l'exposition antijuive organisée par les « autorités d'occupation » au Palais Berlitz. Ce même Honti a participé au fameux meeting de la Salle Wagram du 28 octobre 1947, auquel

ne se sont manifestés que des agents avérés de l'Abwehr, Russes, Polonais, Bulgares, etc..., dressés dans une frénétique passion antisoviétique, comme au beau temps de la Waffen S.S.

Oui, c'est l'heure du choix, et il n'est plus possible de ruser avec sa conscience.

Nous ne confondons pas, avec cette tourbe ceux des catholiques qui sont restés chrétiens et qui ont compris que le gouvernement de la République populaire hongroise ne s'en prend nullement à la religion ni même à l'Eglise, mais à un traître et à ses complices liés aux services secrets des Etats qui préparent la guerre contre leur propre pays.

Et si l'antisémitisme apparaît dans cette affaire, seuls peuvent s'en étonner ceux qui s'obstinent à ignorer que la réaction, même cléricalle, ne saurait échapper à la tentation du racisme antijuif.

Ce qui, vraiment, ne devrait plus être à démontrer.

R. M.



Nos jeunes filles
du Foyer de
Montreuil tra-
vaillent pour la
Kermesse

SPOLIÉS, ATTENTION !

Une de nos abonnées nous informe aimablement qu'étant allée à l'Office des Biens et Intérêts Privés, on lui a appris que les premiers formulaires remplis sont considérés comme nuls et que de nouvelles demandes doivent être fournies par les personnes spoliées avant le 15 avril, dernière limite, faute de quoi elles ne pourraient prétendre à un remboursement. (Voir Journal Officiel des 15 et 20 novembre).

S'adresser à l'Office des Biens et Intérêts Privés, 146, avenue de Malakoff (16^e) avant le 15 avril.

OUVERTURE
Alimentation Générale
ET SPECIALITES JUIVES
38, rue des Rosiers, PARIS
Qualité exceptionnelle
Livraison à domicile

AMERIQUE DU SUD
AMERIQUE DU NORD
PALESTINE
« Océania »
VOYAGES - TOURISME
4, rue de Castellane
Tél. : Anjou 16-33

AU POSEUR DE LINOS
grand stock de
Linoléum, Réamoléum, Balatum
Toiles cirées, Papiers peints, etc.
Ets MAURICE WAIS
98, boulevard Ménilmontant,
PARIS-XX^e
M. : Père-Lachaise. Tél. OBE 12-55
Succursale :
40, rue de Rivoli, PARIS-IV^e

Importante organisation
médico-sociale
RECHERCHE
**ASSISTANTES SOCIALES
INFIRMIERES
PUERICULTRICES, etc...**
POUR AFRIQUE DU NORD
Adresser réponses au journal
qui fera suivre.

WILLY
De l'ancienne
cuisine populaire
Vestes - Plaqués - Ventouses
48, rue Ramponneau - PARIS
Métro : Belleville. Tél. MEN. 56-17

BOULANGERIE-PÂTISSERIE JUIVE
BERNARD
18, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris-3^e
Tél. : TURBigo 94 52
Pain de seigle meilleure qualité
Pâtisserie de la meilleure sorte
Conditions spéciales pour
mariages et banquets
On livre à domicile. Prix modérés
Métro : Temple et République

**POMPES FUNEBRES
ET MARBRERIE**
Édouard SCHNEEBERG
43, rue de la Victoire, PARIS-9^e
Tél. : TRI 88-56. Nuit : TRI 88-61

Les meilleurs TISSUS
Toutes FOURNITURES
pour TAILLEURS
chez
ZAJDEL
89, rue d'Aboukir - Paris-2^e
Mo : St-Denis Réaumur, Sentier
Tél. : GUT 78-87

THÉÂTRE DES BOUFFES DU NORD
209, rue du Fbg St-Denis (Métro : La Chapelle). — Tél. NOR 34-79

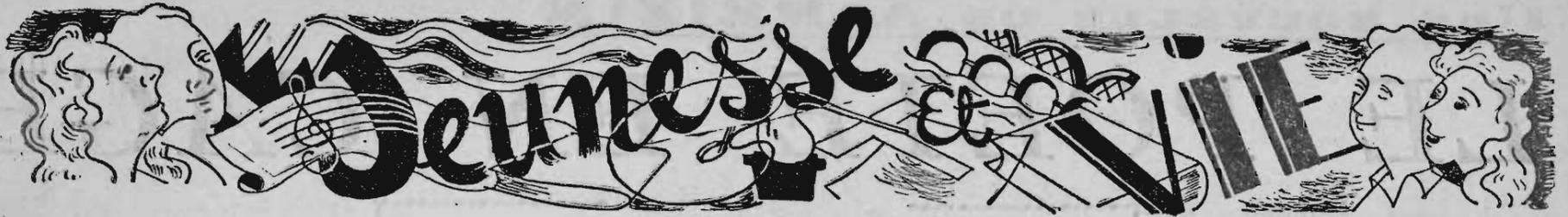
La compagnie d'art yddisch « YKUT »
présente

« LES PROFONDES RACINES »

Le grand succès en 3 actes d'Arno DUSSO et James GOY
Mise en scène de J. KURLENDER. — Décors : SCHEINER

Soirées les samedi, dimanche, lundi à 21 heures

Location tous les jours de 11 h. à 13 h. et 15 h. à 19 h.



Pour un avenir meilleur POUR LA PAIX

Le Mouvement des Cadets vient de donner son adhésion à la Fédération Mondiale de la Jeunesse Démocratique. Déjà, par leurs nombreuses activités, les Cadets avaient montré qu'ils comprenaient le sens de la lutte que mènent des millions de jeunes dans tous les pays : c'est avec enthousiasme qu'ils ont collecté pour la Jeunesse Républicaine Espagnole, fait signer des pétitions en faveur de la paix, participé à la campagne pour arrêter le bras des bourreaux en Grèce.

Partout, les jeunes s'unissent : ils ne veulent pas être engagés dans des guerres fratricides : ce qu'ils veulent, c'est vivre en paix, libres et heureux.

Le Mouvement des Cadets ne pouvait que souscrire à un tel programme. Voilà qui est fait ! Son adhésion à la F.M.J.D. consacre un état de fait. Lorsque les jeunes se serrent les coudes, ils se sentent plus forts pour exiger « Un avenir meilleur et la Paix ! »

Tel est aussi le sens de la discussion qui s'est engagée le dimanche après-midi 6 février, lors de l'Assemblée des Bureaux des Cadets de la région parisienne qui s'est tenue sous la présidence de Maurice Wulfman.

La réunion était placée sous la présidence d'honneur de Jacques Denis, secrétaire du Comité Français de la F.M.J.D. qui, empêché, s'était fait excuser.

Dans un rapport, très riche par son contenu, le secrétaire général des Cadets, Armand Dementain a traité des difficultés qui sont le lot d'une grande quantité de jeunes Juifs : chômage, en particulier dans la cor-

donnée et la radio-électricité, insuffisance des bourses pour les étudiants qui sont obligés d'abandonner leurs études pour se procurer du travail.

Pourquoi ces difficultés ? Tout simplement parce qu'on gaspille de l'argent pour préparer la guerre, alors que les centres de formation professionnelle accélérée ferment leurs portes, faute de crédits, et que le budget de l'Education Nationale ne représente à peu près plus rien.

Après avoir retracé les activités et les réalisations du Mouvement des Cadets, Armand termine en fixant les tâches futures :

Recrutement toujours plus poussé de jeunes Juifs, intensification du travail dans les arrondissements, lutte contre l'antisémitisme, diffusion de plus en plus large de « Droit et Liberté », propagande pour le bulletin « Nous continuons » qui vient de paraître, soutien du YASC, qui est la grande association sportive juive.

Les jeunes ont adopté la résolution finale dans le plus grand enthousiasme, après quoi ce furent des chants et des danses... De plus en plus, les jeunes sont conscients du travail important qui les attend, et ils contribueront pour leur part à œuvrer, « pour un avenir meilleur et pour la Paix ».

Dany SENAZ.

NOUS CONTINUONS
BULLETIN DES CADETS
est en vente au secrétariat des Cadets, 14, rue de Paradis - PARIS. Passez vos commandes.



Photo n° 1

Nous publions cette semaine les deux premières photos de notre grand concours.

Devant le succès que nous enregistrons dès le début, nous avons décidé de prolonger le thème donné précédemment.

Mais n'attendez pas trop longtemps.

Retardataires, qui avez de belles épreuves à nous soumettre, faites-nous les parvenir (ou apportez-les) à « Droit et Liberté » au plus tard avant le Jeudi 24 Février.

Et... n'oubliez pas de mentionner, au dos des photos, vos nom et adresse ni de joindre à votre envoi la bande ci-contre.

Envoyez-nous
vos PHOTOS!



Photo n° 2

Nous vous rappelons le règlement du concours :

1° Tous les envois devront se conformer au thème qui aura été fixé dans la Page des Jeunes (si le thème donné est : le paysage le plus poétique, gardez-vous d'envoyer la photo d'une bande de jeunes goinfres se disputant

primées ;

4° A la fin du concours, le Comité de Rédaction de la Page des Jeunes de « Droit et Liberté » organisera une soirée, au cours de laquelle un jury (composé de journalistes, des photographes professionnels et des artistes) décernera les prix pour

BANDE A DÉCOUPER

Thème choisi pour la première série : photos montrant la jeunesse, sa vie, ses activités, son dynamisme

une portion de « béton » ! ;
2° De toutes les photos que nous aurons reçues sur le même thème, nous en publierons trois par numéro ;
3° Les photos parues seront

chaque série, par ordre de valeur ;
5° Tous les formats sont admis. Chaque envoi devra comporter nécessairement le nom et l'adresse du concurrent.

Nous n'avons pas perdu notre temps aux Bouffes-du-Nord

Le mercredi 9 février, nombreux étaient les jeunes qui se pressaient au Théâtre des Bouffes du Nord, répondant à l'invitation lancée par le Mouvement des Cadets auprès de l'U.J.R.E. Le but : trouver, en étroite collaboration avec toutes les organisations de jeunesse juives et non juives, les moyens d'arrêter le flot montant de l'antisémitisme et du fascisme.

La séance est placée sous la présidence de notre camarade André Korzeck, directeur de la Maison d'Enfants de fusillés et déportés de Montreuil.

A la tribune, on remarquait notamment : le secrétaire général du Mouvement des Cadets, le représentant de la Commission des jeunes de « Droit et Liberté », le représentant de l'Union de la Jeunesse républicaine de France, de l'Hashomer Hatzair, du journal « En Garde ».

Les autres organisations ? Elles se sont abstenues ! Certainement leurs dirigeants pensent-ils que l'antisémitisme, la guerre menaçante ne sont pas des raisons suffisantes pour que l'on se donne la peine de rechercher les moyens propres à les combattre.

Nous ne doutons pas de leurs sentiments antiracistes et antifascistes. Mais, comme le dira dans son exposé Armand Dementain, secrétaire général du Mouvement des Cadets :

« Les intentions ne suffisent pas. Il faut agir, et rapidement. Et nous, jeunes Juifs, qui sommes en France, nous devons rechercher les moyens de lutter contre les fléaux qui nous menacent : cela n'est possible qu'en nous joignant à tous les jeunes de ce pays qui, eux aussi, ne veulent plus revoir les horreurs de la guerre et ses conséquences. »

Après l'intervention des différents délégués qui tous, malgré certaines divergences d'opinion, mettent l'accent sur l'unité, condition essentielle du combat antiraciste et antifasciste, une résolution est adoptée à l'unanimité :

« Plus de cinq cents jeunes, présents dans la salle, constatent les progrès rapides de l'antisémitisme et du fascisme en France. Ils décident d'unir toute la jeunesse juive autour d'un programme d'action destiné à combattre les fauteurs de guerre, le racisme et l'antisémitisme. Union et action en faveur de la paix, tel doit être notre mot d'ordre. »

La séance est levée. Jeunes gens et jeunes filles envahissent les quais du métro, on s'interpelle, on rit, on chante.

Line FRENK.



Vous pouvez en rire... C'est pourtant vrai!

LORS de l'avènement du national-socialisme en Allemagne, le tristement célèbre Rosenberg sortait ses théories racistes sur la « pureté de la race aryenne ».

Un jeune étudiant, dégoûté par de telles stupidités, et vaguement amusé, résolut de « mettre en boîte » les hitlériens.

Il adressa au parti nazi un long rapport, qui traitait des moyens de déceler la proportion de sang juif que pouvait posséder un Allemand : Comment cela ? Tout simplement en « observant très attentivement — et de très près, les poils qui poussent dans la région anale. Si, à leur base, ils sont légèrement rosés, pas d'hésitation : le sujet examiné a du sang juif, par conséquent indigne de porter le noble titre de sujet allemand ».

Puis, devant l'ampleur de la poussée nazie, notre étudiant commença à regretter sa plaisanterie : après tout, il risquait le camp de

concentration, on ne savait jamais, avec ces gens.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction en recevant un beau jour une lettre signée de Rosenberg lui-même, le félicitant pour son étude « très sérieuse et approfondie » et lui annonçant que la « commission culturelle » du parti national-socialiste lui remettait la somme de cinq cents marks à titre d'encouragement « pour l'aider dans ses études sur les théories racistes ».

L'ÉLEVAGE en Israël a déboulé, après les hostilités, un stock... de lames de rasoir, ce qui a permis au représentant de la grande République d'outre-Atlantique d'exiger — et d'obtenir — l'interdiction du port de la barbe dans la Haganah.

Par les cornes du diable, c'est la barbe : ils nous rasent avec leur manie de fourrer la politique jusque dans des histoires de cheptel et de système pileux !

Etonnez-vous, après ça, qu'on parle des vacheries israéliennes envers Albion et Farouk, des lames... de fond qui agitent le gouvernement Ben Gourion et des propos... coupants qui s'échangent à Rhodes.

UNE NOUVELLE DE A. REIZIN

LE POÈTE EN CAGE.

C'ÉTAIT au printemps, par une de ces radieuses matinées qui vous promettent monts et merveilles; on se laisse aller, on flâne tout le jour, l'espoir au cœur.

Klinguer, professeur privé, grand jeune homme brun, jeta aux orties, de propos délibéré, son pardessus râpé, effloché, usé jusqu'à la corde... Il cira copieusement ses chaussures retapées, raïstola soigneusement son costume, peigna ses cheveux de poète, et s'enfuit de son taudis pour saluer l'éblouissant avènement du printemps... « Oh! jour superbe! » exhalait Klinguer en marchant d'un pas orgueilleux. On eût dit, à le voir si hautain, qu'il avait des rayons de soleil à vendre pour s'offrir à déjeuner.

Et Dieu sait s'il avait besoin de se restaurer! Le pauvre homme! Mais il éprouva tant de joie à voir ce rayonnant soleil, qu'un moment il oublia, ou affecta d'oublier, les vulgarités de la table... « De la lumière! Plus de lumière! » clama-t-il. Il se rappela que Goethe proféra ces paroles avant sa mort. Et son bonheur était immense de se rencontrer avec Goethe. Certes, quoiqu'il en eût, il ne se croyait point un aussi grand génie poétique que l'Olympien de Weimar... Mais ses vers à lui n'étaient pas à dédaigner non plus... Il y aurait longtemps qu'il serait célèbre dans toute la juiverie, n'étaient, hélas! ces iniques et impitoyables directeurs!... Klinguer avait beaucoup travaillé pendant l'hiver dernier. De tous les poèmes communiqués aux Revues, aucun n'avait pu vaincre l'hostilité des directeurs. Tant pis pour les lecteurs!

Ainsi méditant et ruminant ses pensées, le professeur-poète avait complètement oublié les désagréments que cause la faim... Le poète maintenant était absorbé par un sujet d'hymne au Printemps. Déjà les rimes affluaient en nombre.

En marchant, Klinguer était arrivé à deux pas de cette crémérie où souvent il prenait ses repas en compagnie de professeurs, de poètes et de simples lecteurs... A la vue de cette maison, son humeur poétique, l'inspiration divine et jusqu'aux rimes riches, tout, enfin, s'évapora comme par enchantement... Dans son esprit, une autre idée naquit, prenant le dessus, chassant tout et s'infiltrant dans ses oreilles: « Ah! tiens, ici on peut se régaler d'un excellent chocolat accompagné de force tartines beurrées. Vraiment, le besoin s'en fait sentir... »

Et Klinguer resta plongé dans de profondes réflexions. Il pesait et soupesait le pour et le contre... Entrer, ou ne pas entrer?... Comment s'y hasarder, sans un sou vaillant? Mais aussi comment résister à une faim si douloureuse? Bien des raisons militaient en faveur de l'entreprise ardue. Il y a toujours quelqu'un dans cette bonne maison disposé à vous offrir un repas frugal; d'ailleurs, après avoir satisfait à la faim qui le tenaille, il ne manquera pas de rencontrer un ami qui acceptera de régler sa note...

Il y avait beaucoup de tables et bien des gens y étaient occupés. Les uns absorbaient goulument du café ou du chocolat, les autres buvaient avidement les nouvelles que leur contaient les gazettes... Klinguer s'attabla et jeta aussitôt un regard autour de lui, espérant découvrir une personne de sa connaissance. Mais il n'y avait à ce moment que des visages inconnus. Il sentait sur lui des regards malveillants, venant de personnes qui n'aiment point les poètes faméliques... « Sale bourgeois! » marmonna Klinguer, en voyant un quidam manger

Abraham Reizin peut être considéré comme un des classiques de la littérature yidisch. Né en 1875 à Roidiano (département de Minsk), il fit dans sa jeunesse la connaissance de Péretz qui encouragea sa vocation poétique en faisant publier à Cracovie sa première œuvre, intitulée « Le Retour ». Ce fut un début éclatant, que la suite ne démentit point. Tour à tour à Varsovie, à Paris et à New-York, il publia des essais et surtout des *lieders* dont plusieurs furent mis en musique — et qui font penser à Henri Heine, que Reizin a d'ailleurs traduit. Auteur de saynettes amusantes, Reizin est aussi un conteur et un nouvelliste de talent, comme on peut s'en rendre compte à la lecture de cette histoire d'un petit professeur juif :

avec voracité... En voilà un, pensa le poète, que la mangeaille intéresse plus que tout. Dégoûté, il fut sur le point de quitter l'établissement... Seulement était-il possible de s'en aller, maintenant?... Il savait bien qu'à la sortie la caissière, lui dirait: « Eh bien, Monsieur, et votre note? » Et il se résigna à rester. Il examina la caissière; il vit qu'elle avait l'œil sur tous les consommateurs. Cela lui rappela sa propre mère qui surveillait les paysans dans son auberge, aux jours d'affluence... « Voleurs et assassins! » ricana Klinguer. « Chacun veut remplir sa bourse et tous crient au voleur!... »

— Vous désirez quelque chose? dit la fille de salle postée devant Klinguer, instinctivement, l'impécunieux poète eut un sursaut d'effroi, mais répondit aussitôt:

— Un lait chaud!

Trois heures de relevée, et pas l'ombre d'un ami! Maintenant Klinguer regardait du côté de la cour... Histoire de changer de tableau... Le soleil, au dehors, brillait solennellement, comme si rien d'extraordinaire ne fût arrivé. Il était en cage par un printemps si radieux!... Si seulement un ami apparaissait! Il avait les larmes aux yeux en pensant que, faute de quelques misérables kopeks, il était réduit à passer une journée splendide au fond d'une crémérie. Il se disait que la vie est brève, les jours ensoleillés rares, que le peu dont on pourrait jouir nous est impitoyablement ravi. Pourquoi? Oui, pourquoi?

Enhardi par ces réflexions, Klinguer s'appêta à faire à la caissière la déclaration suivante: « Excusez-moi, Madame, j'ai oublié chez moi mon porte-monnaie; je réglerai ce soir! » C'était

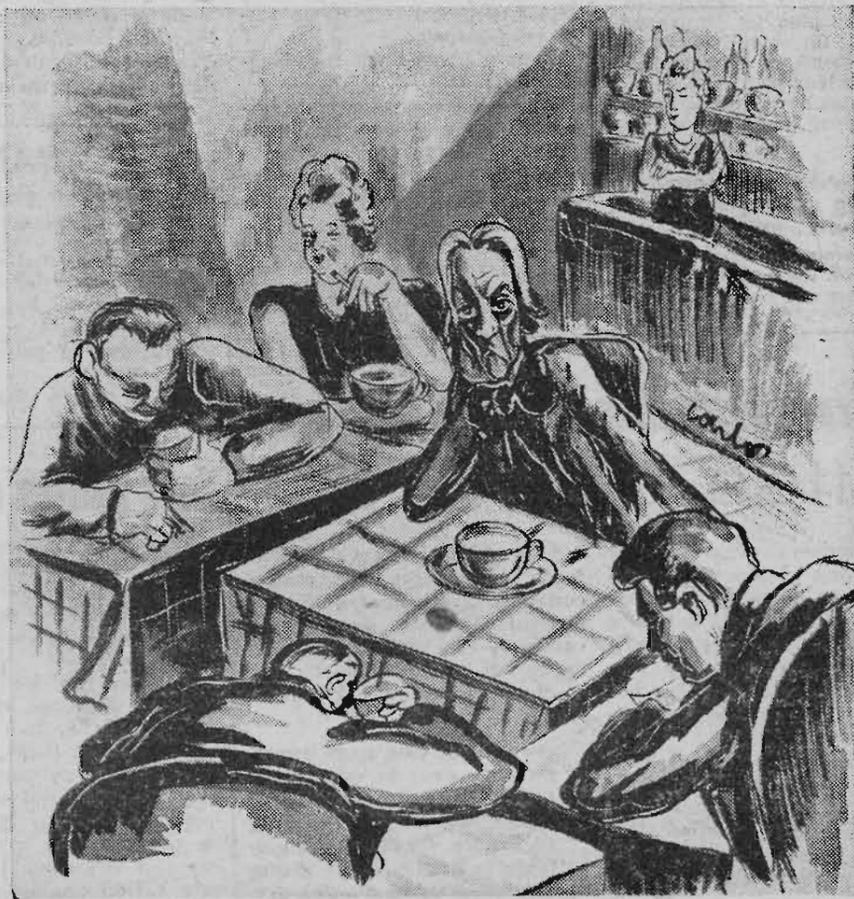


Illustration de CARLOS

— Avec des tartines beurrées? compléta la jeune fille.

— Bien entendu! lança Klinguer d'un ton supérieur...

Déjà l'inquiétude s'emparait du pauvre homme: comment allait-il payer tout cela?... Il était brûlé par la fièvre: il avait les yeux hagards, exorbités. Il venait de commettre un crime et craignait d'être identifié... Mais il fallait boire le lait chaud et manger les tartines au beurre si frais et qui sentaient si bon après un jeûne de vingt-quatre heures!...

Klinguer dévora le modeste repas qu'il avait sous les yeux. Tout en mastiquant, il regardait du côté de la porte, espérant voir poindre un ami. Il se disait, pour se consoler: enfin, ils vont sûrement venir, quoi! Le loup ne les a pas mangés... Mais il ne voyait, à son amer regret, que visages étrangers, jamais vus jusqu'à ce jour.

bien simple. De la sorte, pensa Klinguer, je pourrai être rendu à l'air libre et savourer l'efflorescence printanière... Mais il regarda la caissière et tout son plan s'effondra. « Non », décida Klinguer en dernier ressort, « j'attendrai encore. Espérons pour demain une aussi belle journée. »

Il se croyait la risée de tout le monde... Il s'imaginait que la fille de salle même le regardait avec méfiance... Quand elle passait près de sa table, il appréhendait cette remarque: « Pourquoi rester là toute une sainte journée? On étouffe ici, tandis qu'il fait si bon dehors! Réglez, et aller vous promener que diable! » Il se rappelait avoir vu chasser de l'établissement un malheureux vieillard, sous prétexte qu'il avait passé la journée devant une seule consommation.

Certes, dans sa fierté, Klinguer ne pouvait comparer l'humble vieux à un

poète, à un professeur... Mais, sachant que les hommes jugent rarement leurs semblables selon leur valeur, et craignant une offense grave envers sa personne, il alla se mettre à l'écart, au fond d'une petite salle... Là, il se remit à lire sérieusement les journaux. Mais il avait beau relire dix fois le même article, il n'y avait rien... Les mots fuyaient sa mémoire, le sens des phrases lui échappait.

Au fond, il se réjouit d'avoir faim... Ainsi, se dit-il, je serai du moins engagé pour une somme rondelette. « Que diable! puisque je vaudrais bien dix kopeks, est-ce trop que de valoir le double?... » Et quand la fille de salle passa devant lui, très digne, il commanda: — Veuillez me servir un lait chaud avec des tartines au beurre!

Klinguer s'effraya de sa propre voix.

Quand il eut achevé son deuxième et frugal repas, Klinguer se remit à regarder vers la porte avec obstination... Mais, tudeu! il ne voyait toujours que physionomies inconnues parmi ces gens qui passaient et repassaient. Furieux, il grogna: « Je me demande à quoi bon toute cette tourbe! »

Vraiment, c'était une journée sans amis. Accablé par le lourd destin, désespéré, le nourrisson des Muses perdit patience.

Lorsque la fille de salle vint à passer près de lui, il songea à lui adresser la proposition suivante: « Écoutez-moi, si vous m'avancez vingt-cinq kopeks, hé bien! je me marie avec vous! Vous avez bien envie de trouver un mari, hein? »

La porte sans cesse s'ouvrait et se refermait sans qu'aucun ami de Klinguer ne se montrât.

« Mon Dieu! » gémit-il, « pareille journée ne vaut-elle pas des millions! Ah! scélérats que vous êtes! Laissez-moi donc partir! Un poète sans soleil! »

Toujours, la caissière montait la garde, en sentinelle vigilante. Klinguer cherchait inlassablement une issue.

A sept heures du soir, un ami de Klinguer apparut...

Dans les yeux du poète brilla un monde d'étincelles joyeuses. Troublé, rougissant comme une vierge, avec des soubresauts d'énerverment et d'allégresse, il s'écria:

— Ah! vraiment, mon vieux, tu me sauves!

L'autre, indolemment, lui tendit une main froide et dit:

— Qu'as-tu donc à frétiller comme un poisson?

Enjoué, Klinguer lui demanda à brûle-pourpoint:

— A combien m'estimes-tu?

— Pour ma part, à quelques kopeks...

— Aie! s'écria Klinguer, comme piqué par la tarentule.

Il sourit tout de même:

— Alors, il va falloir que je passe la nuit ici?...

— Quoi? Tu veux donc que je te dégage?

— Mais oui, mon cher, paye la rançon. Délivre-moi et que je sorte au plus tôt de ce sacré bouge!

L'ami s'empressa de lui avancer la somme libératrice.

La nuit « jeta ses voiles » sur la ville. Le ciel était chargé de lourds nuages. Une ondée fine et drue tombait, monotone, et le cœur de Klinguer saignait d'avoir sacrifié une journée si radieuse... Il avait le sentiment que le ciel même l'avait pris en pitié, que la voûte céleste pleurait avec lui la superbe journée qui ne reviendrait plus...